VOLUME XI. WINNIPEG, MAN., MARDI, 19 JUIN 1923 NUMERO 2

LA LIBERTE

Adressez tout... dance à "LA AB...
Canada ... $2.00
Union ... $2.50

Téléphones - A 1816—A 1817
Publiée par la
WEST CANADA PUB. CO., Ltd.
619, Ave McDermot

Rédigée en collaboration

DIEU ET MON DROIT

Le procès de Montréal

.... Donc, un procès retentissant va se dérouler aux assises criminelles de Montréal: celui de l'abbé Delorme, accusé du meurtre de son demi-frère.

Du procès lui-même, il ne faut rien dire, évidemment. La loi et les convenances prescrivent également qu'on s'abstienne de tout commentaire sur les faits de la cause aussi longtemps que le jury n'aura pas rendu son verdict.

Ce grave événement, douloureux certes pour les catholiques, suggère cependant des réflexions d'ordre général qui sont nécessaires si l'on veut maintenir dans leur strict rayon les contingences particulières et si l'on veut empêcher toute âme effarée, ou hostile, de se livrer à des généralisations injustes.

Le prêtre, même après qu'il a été revêtu d'une dignité surhumaine, reste un être humain; comme nous tous il est pétri de limon, substance fort peu résistante; il est donc, lui aussi, faillible de sa nature; et s'il lui arrive parfois de prévariquer, sa faute ne saurait raisonnablement prouver qu'une chose, c'est que le prêtre, tout comme les autres mortels, est obligé de lutter pour se maintenir dans la voie droite; il a, lui aussi, à livrer le *combat perpétuel* dont parlent les Livres Saints; il a, lui aussi, son Calvaire à gravir avant d'arriver à l'éternité. L'austère vêtement qu'il porte, la réclusion qui est sa loi, la sphère élevée dans laquelle il se meut, tout sans doute l'oriente vers une vie parfaite, mais rien de tout cela ne l'immunise absolument contre le mal. Le libre arbitre, prérogative magnifique mais redoutable, est une régle universelle à laquelle Dieu ne l'a pas soustrait.

Si, par conséquent, nos prêtres atteignent à la haute vertu dont ils donnent presque tous l'admirable spectacle, c'est qu'ils s'attachent inlassablement à y parvenir; ils occupent le sommet de l'échelle de Jacob parce que, d'effort en effort, ils en ont gravi tous les degrés; leur sainteté est une *récompense*, non pas un *don* gratuit. Qui dira jamais tout ce que recèle de renoncement et de générosité le bataillon sacré de nos prêtres! Chacune de ces vocations sacerdotales a coûté un sacrifice, a causé une souffrance. Il n'y a rien de si auguste dans toute la cité du peuple chrétien que ce sénat de prêtres, parce que cette collectivité d'âmes sereines, miséricordieuses et saintes est une germination d'héroïsme. Quand l'ordinand s'est couché sur les dalles du temple avant de recevoir l'onction sacramentelle, il a accompli un acte de pure immolation: qui ne voit en effet que pour faire ainsi le don complet de soi-même, pour quitter sa famille et ses amis, pour s'interdire la fondation d'un foyer, pour franchir cette étape morale qui l'a amené à regarder comme des hochets tous les prestiges et tous les agréments des carrières profanes, pour fermer résolument ses oreilles à toutes les musiques du monde, il a fallu un corps-à-corps d'aspirations et de désirs contradictoires, il a fallu une bataille où l'âme a souvent connu la meurtrissure avant de connaitre la transfiguration.

Aimons donc nos prêtres, prions pour eux, soyons jaloux de leur honneur, respectons-les — nous voulons dire, respectons la délicatesse de leur conscience; tenons compte dans nos rapports avec eux de leur formation particulière, qui les a déshabitués de bien des choses avec lesquelles il est injuste et malséant de les remettre en contact. Pour monter à l'autel et pour avoir le droit de célébrer la messe — cet acte infini — le lévite a quitté le monde bruyant et léger, il s'est renfermé dans un séminaire, pendant des années il s'est approprié la grave doctrine des Pères de l'Eglise, il a façonné son oreille aux chants de la liturgie, il s'est, en un mot, pétri une âme spéciale où il y a d'extrêmes soucis de probité, des sensibilités, des prudences qu'il faut profondément révérer. Il est l'être pur par excellence — du moins l'Eglise l'a voulu tel; toutes les années de forte et suave préparation qu'elle lui a ménagées ont tendu vers ce but. Et c'est pour cela que dans sa confiance, l'Eglise permet au jeune prêtre, immédiatement après son ordination, de présenter à son père, à sa mère, aux grands-parents couverts de cheveux blancs, à la foule des fidèles, ses mains ointes de l'huile sainte et consacrées pour immoler la divine Victime.

Pour ce frère revêtu d'un tel caractère et tenu à tant de vertu, ayons les égards et les circonspections nécessaires; ayons la bonne éducation, à défaut d'un autre sentiment, de mesurer devant lui nos paroles; quand il pénètre dans nos demeures, ayons la discrétion d'écarter de ses yeux les livres, tableaux et statues où l'art s'est affranchi de toute préoccupation accessoire; comprenons que nos foyers n'ont pas le droit de heurter son sens de la réserve par des propos, des divertissements et des toilettes qui sont devant lui de pures incivilités.

Et notre clergé canadien-français! Combien nous pouvons en être fiers. A part son ministère spirituel, quels dons ne nous a-t-il pas faits? Il a entouré de soins vigilants notre race naissante; il a bâti nos premières écoles de village; il nous a donné nos grands collèges classiques; il a semé, sur tout le territoire canadien, des hôpitaux pour nos malades et des hospices pour nos orphelins; il a été le Bon Samaritain qui a soigné nos blessures et pourvu à nos besoins. A l'heure actuelle il tient une place de premier plan dans le grand travail de réfection que le Canada français a entrepris pour faire face aux problèmes nouveaux qui se dressent devant nous.

Pensons à tout cela, ayons devant les yeux cet immense mérite global de l'ordre ecclésiastique, et notre foi dans nos prêtres ne sera pas ébranlée par des défections isolées — même si elles devenaient dûment constatées.

NOEL BERNIER,
Avocat au barreau de Winnipeg.

SAINT JEAN-BAPTISTE

LE SAINT — LA FETE — LA SOCIETE



Les Canadiens français ont pour patron saint Jean-Baptiste, comme les Français ont saint Louis, les Anglais saint Georges, les Irlandais saint Patrice et les Bretons saint Yves. C'est le 24 juin que notre patriotisme se retrempe dans une double fête religieuse et civique, où nous consacrons à Dieu l'amour de notre patrie née d'une pensée de foi. Nos coeurs ne font pas la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et selon le mot de Mgr Bourget, en 1858, sur notre "patriotisme religieux", "nous avons toujours été, nous sommes et nous serons toujours *Canadiens catholiques*, nous ne pouvons pas être autre chose, notre plus grand malheur serait de rompre cette heureuse société".

Notre fête nationale est l'anniversaire, non d'une bataille, mais de la naissance du premier missionnaire, du précurseur qui venait préparer son pays à recevoir le Christ. Connaissons-nous assez bien saint Jean-Baptiste? et la Saint-Jean-Baptiste?... Nos élèves en Histoire sainte récitent mieux les chapitres de Joseph vendu par ses frères et de Moïse sauvé des eaux que celui de Jean le Précurseur, dont l'histoire, moins frappante, est vite éclipsée par l'arrivée de Jésus et des Apôtres. Quant à savoir comment il est devenu notre patron, n'insistons pas.

Le saint Patron

Le 25 février 1908, Sa Sainteté le Pape Pie X, accédant au voeu de S. Em. le cardinal Bégin, nous donnait en saint Jean-Baptiste un protecteur et un modèle à imiter. Dans un bref pour perpétuelle mémoire, le Saint-Père écrit: "...Jugeant que cela pouvait être grandement profitable aux intérêts de la vie catholique dans ce pays, Nous avons décidé de faire droit à ces prières d'autant plus volontiers que Nous avons une grande confiance dans le secours et l'intercession de ce saint que, depuis son origine, le peuple canadien n'a cessé d'honorer d'une piété toute particulière... Nous établissons, constituons et proclamons saint Jean-Baptiste patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère"...

La fête

Le bref de Pie X est le sceau divin apposé à une dévotion vieille de trois siècles chez nous et dont l'origine se perd dans l'histoire ancienne. Les *Relations des Jésuites*, à partir de 1636, racontent la cérémonie du "feu de la Saint-Jean", que nos ancêtres ont apportée de France où elle se pratique depuis sept cents ans au moins, puisqu'un auteur du XIIIe siècle spécifie qu'on allumait alors les feux au milieu de la nuit. Et la France elle-même a reçu cette fête de plus haut encore: il

(A suivre à la septième page)

SAINT-JEAN-BAPTISTE, FETE NATIONALE

24 juin

Jour de Saint-Jean-Baptiste, ô fête glorieuse!
Tu portes avec toi la trace radieuse
De nos vieux souvenirs français;
Rappelant à nos coeurs les vertus de nos pères,
Tu montres, rayonnant de feux et de lumières,
Leur gloire et leurs nobles bienfaits.

Douce et fraiche oasis, par le Seigneur donnée,
Tu vois les Canadiens revenir chaque année.
A l'ombre de tes verts rameaux,
S'abreuver à longs traits à la source bénie,
En chantant à la fois l'hymne de la patrie
Et les grands noms de ses héros,

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux
Malgré les vents, malgré l'orage,
Soyons toujours unis comme eux,
Marchant sur leur brillante trace,
De leurs vertus suivons la loi,
Ne souffrons pas que rien efface
Et notre langue et notre foi.

OCTAVE CREMAZIE.

ETRE CANADIEN NE GATE RIEN

A chaque pays, je le sais,
Toujours veille un Saint tutélaire,
Saint Georges à notre Angleterre,
Et saint Louis, et saint Louis à tout Français,
Et saint Patrice aux nobles Irlandais.
Mais quand je songe à notre fête,
A Jean martyr, plus que prophète,
Ma foi, j'avoue et je soutiens
Qu'être Canadien ne gâte rien,
Etre Canadien ne gâte rien,
Non, non, jamais, ne gâte rien.

Chaque pays, et c'est la loi,
Vante ses gloires, sa naissance,
L'Angleterre son opulence,
Et le Français, et le Français plus d'un grand roi,
Et l'Irlandais son invincible foi.
Mais quand je songe à notre histoire,
Brillante d'une pure gloire,
Ma foi, j'avoue et je soutiens
Qu'être Canadien ne gâte rien,
Etre Canadien ne gâte rien,
Non, non, jamais, ne gâte rien.

Chaque peuple a sa qualité,
Sa note caractéristique,
L'Anglais a l'humeur flegmatique,
Et le Français, et le Français a la gaieté,
Et l'Irlandais joyeuse fermeté.
Mais quand je songe à l'alliage,
De tous ces dons, notre partage,
Ma foi, j'avoue et je soutiens,
Qu'être Canadien ne gâte rien,
Etre Canadien ne gâte rien,
Non, non, jamais, ne gâte rien.

Ed. L.

SERVICE ANNIVERSAIRE DE MGR LANGEVIN

Le service anniversaire annuel de Mgr Langevin aura lieu dans la cathédrale de Saint-Boniface à neuf heures, mardi, le 26 juin. Prêtres, religieux, religieuses et fidèles sont invités à y assister.

ELECTION DES COMMISSAIRES D'ECOLES

L'élection des commissaires d'écoles aura lieu cette année le lundi, 16 juillet. Qu'on veuille en prendre bonne note dans toutes nos paroisses. Pas besoin d'insister sur l'importance du choix des commissaires.

Encyclique de Sa Sainteté Pie XI



Suite et fin

POUR L'UNITE CATHOLIQUE

Le voeu du pasteur éternel et de son vicaire "Unum ovile et unus Pastor"

Quand de ce Siège Apostolique, comme du haut d'un observatoire ou d'une tour de citadelle, Nous embrassons l'horizon du regard, Nous apercevons un nombre trop grand encore d'hommes qui, par ignorance totale du Christ ou par infidélité à sa doctrine intégrale et authentique ainsi qu'à l'unité qu'il a voulue, *ne font point partie* encore *du bercail* que le ciel leur a pourtant destiné. C'est pourquoi, partageant les ardents désirs du Pasteur éternel, dont il tient la place, le Pape ne peut s'empêcher de redire après lui cette parole si brève mais tout empreinte d'amour et de la plus indulgente tendresse: *Celles-là aussi* (ces brebis), *il faut que je les amène* (*Ioan*, X, 16), ni de se rappeler et répéter, le coeur débordant de joie, cette prédiction du Christ. *Et elles entendront ma voix et il n'y aura qu'un seul bercail et un seul Pasteur* (*Ioan.* X, 16). Fasse Dieu — Nous l'en supplions de Nos prières et de Nos voeux, unis aux vôtres, Vénérables Frères, et à ceux de vos fidèles — que Nous puissions voir au plus tôt la réalisation de ce très consolant et infaillible oracle du Coeur divin.

UN PAS VERS L'UNITE

Nombre de nations reprennent ou inaugurent leurs rapports avec le Saint-Siège

Un événement très remarquable, que vous connaissez bien, est venu ces tout derniers temps offrir comme un augure de cette unité religieuse; il s'est produit contre l'attente de tous, a pu déplaire à certains, mais Nous a procuré à Nous et à vous une joie très profonde: la plupart des princes et les chefs de presque toutes les nations, comme pressés par un même désir instinctif de paix, ont cherché comme à l'envi soit à renouer d'anciens liens d'amitié, soit à entrer pour la première fois en relations avec ce Siège Apostolique. Nous avons le droit de Nous réjouir de ce fait: non seulement il rehausse le prestige de l'Eglise, mais encore il constitue un hommage plus éclatant rendu à ses services, et fait toucher du doigt à tous la vertu merveilleuse dont seule dispose l'Eglise de Dieu pour assurer toute prospérité, même temporelle, à la société humaine.

ATTITUDE DE L'EGLISE EN MATIERE POLITIQUE

Encore que, de par sa mission divine, elle ait directement en vue les biens spirituels et non les biens périssables, l'Eglise — tous les biens se favorisant et s'enchaînant les uns les autres — n'en coopère pas moins à la prospérité, même terrestre, des individus et de la société, et cela avec une efficacité qu'elle ne pourrait surpasser si elle n'avait pour but que le développement de cette prospérité.

Certes, l'Eglise ne se reconnait point le droit de s'immiscer sans raison dans la conduite des affaires temporelles et purement politiques, mais son intervention est légitime quand elle cherche à éviter que la société civile tire prétexte de la politique, soit pour restreindre en quelque façon que ce soit les biens supérieurs d'où dépend le salut éternel par des lois et des décrets iniques, soit pour porter de graves atteintes à la divine constitution de l'Eglise, soit enfin pour fouler aux pieds les droits de Dieu lui-même dans la société.

Nous faisons donc absolument Nôtres les vues et les paroles mêmes de Notre très regretté prédécesseur Benoit XV, dont Nous avons plusieurs fois rappelé le souvenir; les déclarations solennelles qu'il fit dans sa dernière allocution du 21 novembre de l'an dernier consacrés aux rapports mutuels à établir entre l'Eglise et la société, Nous les réitérons et les confirmons à Notre tour: "Nous ne souffrirons à aucun prix que, dans les accords de ce genre, il se glisse une stipulation quelconque qui soit contraire à l'honneur ou à la liberté de l'Eglise; d'ailleurs, de nos jours surtout, il importe grandement à la prospérité de la société même que l'Eglise demeure à l'abri de toute atteinte sur ce point."

LA QUESTION ROMAINE

L'Italie toujours absente du concert catholique des nations

Dans ces conditions, il est à peine besoin de vous dire combien profonde est Notre douleur de ne pouvoir compter l'Italie parmi les si nombreuses nations qui entretiennent des relations d'amitié avec le Siège Apostolique — cette Italie, Notre patrie bien-aimée, que le Dieu qui règle par sa providence le cours des temps et l'harmonie de toutes choses, a choisie pour y fixer le siège de son Vicaire ici-bas. De ce fait, cette auguste cité, jadis le centre d'un empire immense mais que limitaient néanmoins des frontières déterminées, est devenue de ce jour la capitale du monde entier; Rome, en effet, comme siège du Souverain Pontificat qui est par sa nature

(Suite à la deuxième page)

Encyclique de Sa Sainteté Pie XI

(Suite de la première page)

même au-dessus des frontières de races et de nationalités, embrasse tous les peuples et toutes les nations.

Droit absolu du Saint-Siège à une pleine indépendance politique

Or, l'origine et la nature divine de cette primauté d'une part, et de l'autre le droit imprescriptible de l'ensemble des fidèles répartis dans tout l'univers exigent que ce Principat sacré ne paraisse dépendre d'aucune puissance humaine, d'aucune loi (alors même qu'elle promettrait une sauvegarde et des garanties pour la liberté du Pontife Romain); le Saint-Siège doit au contraire, être en fait et paraître manifestement d'une indépendance absolue quant à ses droits et à sa souveraineté.

Il est d'autres garanties de liberté par lesquelles la divine Providence, maîtresse et arbitre des vicissitudes humaines, avait fortifié l'autorité du Pontife Romain, non seulement sans dommage pour l'Italie, mais à son grand profit; elles avaient, durant de longs siècles, répondu efficacement au dessein divin de sauvegarder cette liberté: et jusqu'ici, ni la divine Providence n'a indiqué ni les conseils des hommes n'ont découvert une solution analogue, apte à remplacer ces garanties d'une façon satisfaisante.

Protestation contre le régime italien des garanties

Ces garanties ont été foulées aux pieds par la violence ennemie et, à l'heure présente, sont encore violées; c'est ainsi que le Pontife Romain a été placé dans une situation indigne de lui, et qui accable d'une lourde et perpétuelle tristesse les âmes de tous les fidèles de l'univers.

Nous donc, héritier des idées comme des devoirs de Nos prédécesseurs, investi de la même autorité, seule compétente pour trancher une question d'une telle importance; étranger à toute vaine ambition de domination temporelle, à laquelle Nous rougirions de Nous arrêter ne fût-ce qu'un instant, mais pensant à Notre mort et Nous rappelant le compte très rigoureux que Nous aurons à rendre au divin Juge; dans la conscience d'être lié par un devoir sacré de notre charge, Nous renouvelons ici les revendications formulées par Nos prédécesseurs en vue de défendre les droits et la dignité du Siège Apostolique.

L'Italie ne peut que gagner à se rapprocher du Saint-Siège

Au surplus, l'Italie n'aura jamais rien à craindre du Siège Apostolique: le Pontife Romain, qui que ce puisse être, se montrera toujours tel qu'il puisse redire sincèrement ce mot du Prophète: *Mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction* (*Jer. XXIX, 11*), des pensées de paix, disons-Nous, de paix véritable et donc nullement séparée de la justice, de telle sorte qu'il pourra ajouter: *la justice et la paix se sont embrassées* (*Ps. XXXIV, 2*). C'est au Dieu tout-puissant et miséricordieux qu'il appartiendra de faire luire enfin ce jour beau entre tous, jour qui doit être fécond en toutes sortes de biens pour l'établissement du règne du Christ comme aussi pour la pacification de l'Italie et du monde. Pour qu'on en obtienne d'heureux résultats, tous les hommes au sentiment droit ont le devoir d'unir leur dévouement et leurs efforts.

Afin de hâter le jour où sera accordé aux hommes ce don si doux de la paix, Nous exhortons instamment tous les fidèles de joindre avec persévérance leurs ferventes prières aux Nôtres, surtout durant ces fêtes de la Nativité du Christ Seigneur, *Roi pacifique*, dont les milices angéliques saluèrent l'entrée dans le monde par ce chant nouveau: *Gloire à Dieu et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté* (*Luc. II, 14*).

Comme gage de cette paix, recevez, Vénérables Frères, Notre Bénédiction Apostolique; puisse-t-elle, messagère de bonheur pour chacun des membres de votre clergé et de vos fidèles, pour les cités et les familles chrétiennes, porter la prospérité aux vivants et obtenir aux morts le repos et la félicité éternelle: Nous vous l'accordons de tout coeur, en témoignage de paternelle bienveillance, à vous, à votre clergé et à vos fidèles.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 23 décembre 1922, en la première année de Notre Pontificat.

PIE XI, PAPE.

Les rapports entre Russes et Anglais

Il n'y a pas beaucoup plus d'un an, alors que son étoile commençait déjà à décliner, M. Lloyd George déclarait à Gênes que la démocratie anglaise voulait établir la paix et qu'elle était, dans ce but, prête à faire table rase de ses alliances et à collaborer avec d'autres pays, quelque fut l'horizon d'où ils vinssent.

Quels étaient ces horizons? Fallait-il les chercher simplement au-delà du Rhin, ou plus loin encore, vers les steppes où l'anarchie soviétique a porté la torche et la ruine? Le Premier anglais ne le précisait pas, mais nous étions au lendemain de la révélation du traité de Rapallo et les Boches ne faisaient qu'un avec leurs alliés à Moscou.

Ce n'était là, du reste, que l'aboutissement logique et fatal de la politique anglaise depuis l'armistice. Cela avait été, tout d'abord, l'invitation adressée à Lenine d'envoyer ses délégués à Prinkipo pour y chercher les moyens d'établir la paix avec la Russie; puis, en 1920, nous avions constaté l'aide morale apportée par Lloyd George aux Soviets contre la Pologne en été, contre Wrangel à l'automne, et nous assistions enfin, en mars 1921, à l'accord commercial conclu entre Londres et Moscou. Dès lors, les deux gouvernements étaient représentés, l'un auprès de l'autre, par des agents qui s'occupaient officiellement d'établir des relations d'affaires entre les deux pays, mais qui, de part et d'autre aussi, ne s'interdisaient point les incursions sur le terrain purement politique.

Qu'il y eût, en effet, derrière ces rapports, presque cordiaux, des arrière-pensées d'action politique, nul n'en doute. L'Angleterre désirait faire de bonnes affaires n'importe où, et l'or reste toujours l'or, même s'il est ramassé dans le sang ou dans la boue. Elle désirait arriver, bonne première, sur un marché dont elle ne voyait que l'immensité, parce qu'elle fermait volontairement les yeux sur le vide et la résolution qu'y avait uniformément répandus la révolution.

De ces espérances qui témoignaient d'autant de naïveté que d'oubli de la plus simple et de la plus vulgaire morale, de ces espérances que la France se refusait à partager et plus encore à encourager, que reste-t-il aujourd'hui? Voila deux ans à peine que ces fameux accords, si pleins de promesses, sont signés et déjà les successeurs de Lloyd George en sont réduits à envoyer un ultimatum à Moscou.

L'appât du gain n'a pas amadoué les Soviets; ils ont pris ce qui leur était offert, mais ils n'ont rien donné de ce qui leur était demandé et, partout, ils ont repris et poursuivi les projets qui mettaient, jadis, aux prises, l'ours moscovite et la baleine anglaise. Cette politique nationale, ils pouvaient la faire, tout en ménageant les intérêts de la Grande-Bretagne, mais ils ne s'en soucient pas et paraissent rechercher au contraire les moyens de léser de toutes façons les nationaux anglais établis en Russie. C'est ainsi qu'au Caucase, les concessionnaires de pétrole ont été spoliés, et dans l'océan Arctique, les chalutiers anglais pêchant en dehors des eaux territoriales russes, sont poursuivis par les canonnières soviétiques, saisis et emprisonnés.

Ce dernier fait est un acte d'hostilité manifeste. Aussi Lord Curzon s'en est-il ému. Il s'est fâché et son successeur a continué à le faire d'autant plus fort que toutes les concessions, toutes les faibleses de Lord Curzon n'ont même pas valu, au monde anglais des grandes affaires, l'ombre d'une fructueuse opération.

C'est aujourd'hui l'heure des désillusions; elle devait sonner, elle vient même plus vite qu'on ne pouvait le prévoir.

Réalistes, les Anglais essaient de revenir en arrière et, après les bons procédés, veulent user de la menace. Ils ne réussiront pas mieux ainsi et cesseront bien vite des affaires qui ne se révèlent que ruineuses.

Ceci, d'ailleurs, les regarde et ne regarde qu'eux. Mais la France a le droit d'en tirer une leçon et de profiter de l'expérience faite par ses voisins. Certains hommes politiques français s'étaient imaginés que leur pays avait quelque intérêt à s'entendre avec les Russes, sur le terrain commercial et sur les autres également. Qu'ils demandent donc aujourd'hui à Lord Curzon son avis sur les avantages et les agréments des relations commerciales et industrielles avec la Russie.

Se sont-ils trompés ou ont-ils sciemment essayé de tromper? La chose importe peu. L'épilogue de l'accord anglo-russe suffit à juger les hommes politiques qui ont essayé d'engager la France dans la même voie.

J. L.

MON DRAPEAU (1)

Pour mon drapeau, pure et brillante page
Portant, écrits en traits si glorieux,
Au Canadien qui vit sur toute plage,
Le souvenir et la foi des aïeux,
Je veux celui qu'au jour de la victoire
Le grand Montcalm planta sur le rempart,
Que Crémazie au Temple de l'histoire,
Auréola de son merveilleux art.
Pour mon drapeau, gage assuré de gloire,
O Carillon, je veux ton étendard!

Sur mon drapeau, je veux un autre emblême,
Une guirlande au milieu de ses plis:
Au champ d'azur il convient que l'on sème
Feuilles d'érables auprès des fleurs de lys.
Dans nos forêts, où, devant le courage
Du preux colon, le sentier s'est ouvert,
Règne, drapé dans son royal ombrage,
Un arbre aimé dont le sol est couvert.
Sur mon drapeau, je veux ta noble image,
O Canada, je veux ton rameau vert!

Sur mon drapeau, comme dernier symbole
Plus beau qu'un lys, plus brillant que l'or pur,
Sur mon drapeau, je veux une auréole
S'irradiant en rubis dans l'azur.
Du Golgotha Jésus brise la pierre,
Dompte le monde et son rire moqueur,
Et conquérant le palais, la chaumière,
Roi légitime, il s'avance en vainqueur.
Sur mon drapeau, qui marche à ta lumière,
O Christ, ô Roi, je veux ton divin Coeur!

(1) Strophes composées par le R. P. Edouard Lecompte, S. J., et chantées dans une séance publique, le 18 mars 1903, au Collège de Saint-Boniface.

SEMONS DU PATRIOTISME

Pour nous préparer à la Saint-Jean-Baptiste

Les Canadiens ont pour patron Saint Jean-Baptiste comme les Anglais ont Saint Georges et les Irlandais Saint Patrice. Connaissons-nous assez bien notre patron? Nos enfants ne savent-ils pas mieux l'histoire de Joseph vendu par ses frères et de Moïse sauvé des eaux que celle du Précurseur?

L'Oeuvre des Tracts vient de publier un travail du Père Alexandre Dugré, S. J., qui résume ce que tout bon Canadien doit absolument savoir sur Saint Jean-Baptiste, le *Patron*, la *Fête* et la *Société*. L'auteur tire d'abord les leçons de la vie du saint, puis il résume l'histoire de la fête avant et après Duvernay, ainsi que les oeuvres de la Société, le tout parsemé de vigoureuses leçons de foi et de patriotisme.

Il est à souhaiter que *toutes* nos familles lisent et gardent cette brochurette, fort attrayante sous sa couverture en couleurs, qui reproduit un tableau de maître. On devrait profiter des distributions de prix pour la donner dans toutes nos écoles. L'éducation du patriotisme est trop négligée chez nous; c'est ainsi que nous avons ensuite à déplorer l'émigration de tant de nos gens, qui ne voient pas d'avantage à demeurer Canadiens français.

Les éditeurs veulent lancer leur *Saint Jean-Baptiste* à centaines de mille exemplaires, d'ici au 24 juin, et ils ont raison, et ils prennent le meilleur moyen de propagande, les prix les plus bas possible: $5.00 le cent, $35.00 le mille.

C'est pour rien tout simplement, proclament ceux qui voient la jolie publication. Il faut la semer partout!

En vente à l'*Action Paroissiale*, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

A Saint-Boniface les membres de l'A. C. J. C. vendront la brochure le jour de la fête. Au Sacré-Coeur, le R. P. Normandin, O. M. I., curé, la répandra par l'intermédiaire des enfants.

Nous reproduisons de cette même brochure des pages d'un intérêt palpitant et très pratiques. Nous engageons vivement nos lecteurs à les lire en entier. Elles leur apprendront ce qui concerne la fête et la société de Saint-Jean-Baptiste.

C'est par les robes décolletées que s'évapore la pudeur des femmes. — Alexandre Dumas.

MAGNANIME GENEROSITE

Le 15 août prochain marquera le cinquantenaire de l'érection canonique du Séminaire de Chicoutimi. A cette occasion, Mgr Eugène Lapointe, supérieur de l'institution, adresse aux anciens élèves une éloquente lettre au cours de laquelle il rappelle la magnanime générosité de la population du Saguenay:

"Le désastreux incendie de 1912 éclata, détruisant en une heure l'oeuvre de quarante années de travail et de sacrifices inouïs. C'était la ruine complète...

"Cependant Jésus, Marie, Joseph veillaient. Confiants dans leur puissante protection, les prêtres du Séminaire construisirent l'édifice actuel. Le clergé du diocèse, Sa Grandeur Mgr Labrecque en tête, versa dans notre caisse vide une somme considérable, puis sous l'inspiration de nos saints protecteurs et guidés par eux, nos prêtres allèrent courageusement frapper à toutes les portes du diocèse. Les coeurs s'émurent, et l'on vit ce spectacle inoubliable, d'une beauté sans pareille: une population de moins de 100,000 âmes, dans l'ensemble peu fortunée, souscrivant pour son séminaire la somme de $580,000.00. Cultivateurs, colons, petits négociants, ouvriers, tous jusqu'aux plus pauvres, y allèrent de leur généreuse contribution.

"Le séminaire était de nouveau *fondé*, cette fois, par le peuple de ce diocèse. Il devenait par cela même l'oeuvre de tous, chaque famille ayant apporté sa pierre au nouvel édifice."

QUESTION D'ARGENT

Notre confrère de la Rivière-du-Loup, le Saint-Laurent, *explique comme suit l'exode des nôtres vers les Etats-Unis:*

La plupart de ces cultivateurs, surpris par la disette récente, avaient été forcés de contracter des dettes pour la conservation de leurs troupeaux. Incapables, par suite de la crise, de faire honneur à leur signature, talonnés par leurs créanciers, ne pouvant trouver à emprunter par suite de la nouvelle loi des faillites qui a tué le prêt commun sur hypothèque, nos cultivateurs se sont vus acculés à la faillite ou à quelque chose d'approchant. Ceux qui ont pu réaliser la valeur de leurs propriétés immobilières, ont trouvé de quoi faire face à leurs obligations; mais, découragés par leur douloureuse expérience, ils ont conclu, à l'encontre du ministre de l'agriculture, que l'agriculture n'était pas payante; et ils sont partis. — Quant à ceux qui ont dû faire faillite, ils ont été encore moins heureux. Et ils sont partis, pour le plus grand nombre.

Voilà l'explication de bien des départs. Il y a d'autres causes, je le sais bien. Mais au fond, ce fut une question d'argent.

LE CIEL OUVERT PAR LA CONTRITION PARFAITE

Le R. P. J.-S. Garant, C. SS. R., a publié sous ce titre un petit livre destiné à faire beaucoup de bien. En vente chez l'auteur, 1024, Boulevard Crémazie, Montréal, au prix de 25 sous, de 30 sous franco. Nous ne saurions mieux le recommander qu'en reproduisant la lettre de Mgr L.-A. Pâquet, qui lui sert de préface.

Révérend et cher Père,

Mû par votre zèle apostolique et conscient des besoins religieux de nos populations, vous avez eu l'idée très heureuse, d'écrire un opuscule sur la "contrition parfaite", dans le dessein de vulgariser par ce moyen certaines notions théologiques importantes qui échappent trop souvent à l'attention des fidèles.

Je vous en félicite.

Il est indéniable que beaucoup de catholiques, rassurés par la confession qu'ils font de leurs péchés au tribunal de la Pénitence, ne se soucient pas assez d'exciter en eux-mêmes la contrition parfaite, et surtout de renouveler, le plus souvent possible, cet acte de profond regret qui, comme vous le démontrez, procure de si précieux avantages.

Vos pages pleines de doctrine et d'esprit chrétien remueront efficacement bien des âmes. Et elles prolongeront ainsi le bienfaisant ministère que vous avez eu, en votre qualité de digne fils de saint Alphonse, l'occasion d'exercer dans nos différentes paroisses.

Puissent-elles déterminer tous vos lecteurs à se retourner fréquemment vers Dieu et à lui demander pardon de leurs fautes, non-seulement parce qu'elles les exposent à des maux sans nombre, mais parce qu'elles offensent le plus parfait des êtres et le plus sage des législateurs!

Cet acte de contrition ainsi motivé, et qui procède de la vertu de pénitence sous l'inspiration de la vertu de charité, est à la portée de tous ceux qui invoquent le secours de Dieu et qui coopèrent généreusement à sa grâce. Il est particulièrement facile pour ceux qui possèdent déjà la grâce sanctifiante.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes voeux de succès dans la propagande de votre ouvrage, l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

Louis-Ad. Paquet, ptre.

FEU MGR BERNARD

Le diocèse de Saint-Hyacinthe est dans le deuil. Son digne et vieil évêque, Mgr Alexis-Xyste Bernard, est décédé dimanche dernier à cinq heures. Nos profondes sympathies sont acquises au clergé et aux fidèles du diocèse et nous les leur offrons bien sincèrement.

Le diocèse de Saint-Hyacinthe a fait énormément pour l'Ouest et le Manitoba en particulier. La belle paroisse de Saint-Hyacinthe de La Salle est son oeuvre, par l'intermédiaire de M. le chanoine C.-A. Beaudry et de M. l'abbé P.-S. Gendron. De plus, le diocèse de Saint-Hyacinthe a probablement fourni à lui seul aux diocèses de Saint-Boniface et de Winnipeg plus de prêtres que tous les autres diocèses de la province de Québec ensemble.

Mgr Taché avait étudié à Saint-Hyacinthe et y avait créé un courant de sympathie qui avait gagné les coeurs des Mascoutains. Mgr Langevin, son successeur, entretint et intensifia ce courant. C'est sous son règne épiscopal qu'affluèrent les prêtres de Saint-Hyacinthe. Un jour Mgr Bernard lui disait ces paroles pour lui marquer sa profonde sympathie dans ses luttes et ses souffrances: "Monseigneur, j'aime le son de votre âme." L'humble prêtre, qui trace ces lignes rapides, n'oubliera jamais le cordial accueil qu'il reçut à l'évêché de Saint-Hyacinthe, le 8 septembre 1919, et le palpitant intérêt que le vieil évêque portait toujours aux choses de l'Ouest. Qu'il repose au plus tôt dans le sein de Dieu!

ETRANGE CONTRASTE

La tempérance met du bois dans l'âtre, de la viande dans la marmite, de l'argent dans la bourse, du crédit dans le pays, de la force dans le corps, des vêtements sur le dos, de l'esprit dans la tête et du contentement dans la famille.

L'alcoolisme, au contraire, coûte cher à l'Etat et surtout aux familles. Il coûte le pain des enfants, le bonheur des foyers, l'amitié de Dieu, l'estime des honnêtes gens, la santé, la vie temporelle et même parfois — plus souvent peut-être qu'on ne pense — la vie éternelle. Voilà le prix de l'acoolisme! Trop cher!!

A.-D. LEPINE

Nous sommes contraint de remettre au prochain numéro notre deuxième article sur Ambroise-Didyme Lépine. Comme ces articles sont destinés à former une brochure, il convient de prendre le temps nécessaire pour les rédiger avec soin. D'ailleurs le respect dû à cette grande mémoire l'exige. Cordial merci aux parents et amis qui nous ont fait parvenir des notes et des photographies.

Quand vous êtes embarrassé, faites comme moi: invoquez le Saint-Esprit et comptez sur son aide.

Général de Lamoricière.

MONUMENT AU CARDINAL TASCHEREAU

Extrait du sermon de S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina

Dimanche, le 17 juin, un superbe monument au premier Cardinal canadien a été dévoilé à Québec, en face de la basilique incendiée. Par une délicate attention de S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, nous avons le bonheur de publier un large extrait du sermon que l'ancien Recteur de l'Université Laval a prononcé en cette circonstance.

A huit ans, le Cardinal Taschereau entra au Séminaire de Québec. Il appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays; il avait un beau nom et un arbre généalogique fameux. Il ne voulut pas que cet arbre fut un de ces arbres d'automne dont parle saint Jude, *arbores autumnales*, qui sont morts, deux fois morts, et dont les fruits sont des branches sèches, *infructuosae bis mortuae*. Il était jeune, il avait de la lumière dans l'intelligence, de l'énergie dans la volonté; il avait le temps, la santé, la vie; aussi il travailla avec ardeur et succès. Il comprenait que celui qui ne fait rien au temps fécond de la jeunesse, ne sait jamais rien, ne peut jamais rien être ni rien faire. Or il voulait faire quelque chose, il voulait être quelqu'un.

Une de ses grandes qualités, au dire de ses contemporains, était son exactitude à l'accomplissement du devoir, et cette qualité il devait la conserver toute sa vie; elle devait être pour lui le secret de ses victoires sur lui même et de son autorité sur les autres.

Cette exactitude dans l'accomplissement du devoir supposait chez le jeune Taschereau une grande et solide piété. Aussi un de ses anciens condisciples disait: "Il suffisait de le voir à l'église pour éprouver le désir d'aimer Dieu et de le prier avec ferveur".

A seize ans, le jeune Taschereau achevait un brillant cours d'études classiques, emportant chaque année les premiers prix, l'affection de ses professeurs et l'estime de tous ses condisciples.

Après une année passée en Europe, il entrait au Grand Séminaire où il entendit un jour Dieu lui dire: "*tu es sacerdos in aeternum*, tu es mon prêtre à jamais", et lui, dans l'ivresse du bonheur, répondit: "Et vous, Seigneur, vous êtes mon précieux héritage, *haereditas mea praeclara est mihi*."

C'est au séminaire qu'il resta pendant plus de trente ans avant de monter sur le trône archiépiscopal de Québec. Il y remplit à peu près toutes les charges importantes. Il fut successivement professeur de rhétorique, de philosophie, d'astronomie, de théologie morale et dogmatique; il fut chargé de la préfecture des études, de la direction du petit et du grand séminaire; il fut supérieur et recteur de l'Université. Toujours il se montra à la hauteur de la position qu'il occupait et digne de la confiance qu'on mettait en lui.

Au séminaire, il se montra toujours homme de caractère. Les élèves sentaient en lui le supérieur, le guide, le maître au besoin. Le directeur doit avoir de l'autorité sur les élèves; M. Taschereau la possédait. Il n'allait pas la chercher dans les grands gestes impérieux, les éclats de voix, une physionomie farouche, des regards menaçants; il la trouvait dans l'ascendant moral que lui donnaient ses vertus évidentes et son savoir incontestable.

Il voulait absolument l'observation de la règle; aussi il était parfois considéré comme sévère. Mais il ne faut pas oublier qu'à la sévérité, ou mieux à la fermeté, peut facilement s'allier dans un supérieur la bonté, voire même la tendresse, et que la parfaite direction d'une maison suppose précisément cette sage alternative de fermeté qui maîtrise les élèves et de bonté qui les dilate.

M. Taschereau fut toujours au séminaire le représentant parfait de ces maîtres vénérés qui honorent l'enseignement par la pratique de toutes les vertus modestes où les âmes des enfants ont des lumières et des exemples à puiser.

Ce Séminaire, il en avait rempli à peu près toutes les charges; il avait trouvé le temps d'en écrire l'histoire; il aurait voulu y vivre et y mourir et il dut un jour s'en séparer. Cette Université Laval, il en avait été un des fondateurs; il avait travaillé, avec autant d'intelligence que d'ardeur à son organisation; il était allé étudier à Rome pour se rendre digne d'y occuper une chaire de professeur; et un jour il dut la quitter; mais il ne pouvait rompre avec ces attaches saintes qu'il avait voulues éternelles sans exprimer ses sentiments et il parla. Nous pouvons nous fier à cette parole; car elles tombaient des lèvres d'un homme qui, à la fin de sa vie, ne craignait pas de dire: "Je ne me rappelle pas avoir jamais dit un seul mot qui ne fût l'expression de ce que je croyais être la vérité."

Voici comment le Cardinal Taschereau répondit à une adresse qui lui fut alors présentée: "Il m'était toujours si doux et si agréable de voir réunie cette nombreuse famille du séminaire de Québec et de l'Université Laval à la tête de laquelle la Providence m'avait placé comme supérieur et comme recteur. Je savais que dans tous les coeurs mon affection avait un fidèle écho et je sentais que véritablement nous ne faisions tous ensemble qu'un coeur et qu'une âme dans la pensée commune de servir la cause de la religion et de la patrie; les uns en commandant ou en enseignant, les autres en se préparant par l'obéissance et par l'étude à remplir les desseins de la Providence.

"Hélas! faut-il donc que des liens si étroits se trouvent brisés tout à coup? Il me faut quitter cette maison où j'ai trouvé des pères dévoués, des confrères pleins d'affection, des enfants qui m'ont payé au centuple le peu de bien que j'ai essayé de leur faire. J'avais espéré y vivre, y mourir, y reposer au milieu de ceux qui autrefois furent mes maîtres et mes modèles. Triste condition des enfants d'Adam, dont les projets les plus légitimes aboutissent trop souvent à la déception. J'ai prêché, exalté, recommandé et enseigné l'obéissance avec trop de zèle pour avoir le droit de m'y soustraire aujourd'hui.

"Les devoirs de ma charge me forceront à habiter sous un autre toit; heureusement il est peu éloigné et je pourrai facilement revoir le séminaire, moins comme un premier pasteur que comme un enfant toujours attiré vers la maison paternelle par un instinct secret et irrésistible. J'en suivrai toujours le développement avec intérêt et sollicitude; j'en partagerai les joies et les difficultés; je demanderai d'avoir ma part dans les prières qui s'en élèveront comme un encens d'agréable odeur vers le trône de la miséricorde."

Etait-il possible d'exprimer avec plus de délicatesse des sentiments plus exquis?

Au mois d'août 1870, Mgr Baillargeon, se sentant mourir, avait fait venir à sa chambre le supérieur du Séminaire, cet homme taillé pour faire un Père de l'Eglise ou un de ces grands moines du moyen âge par les mâles énergies de sa foi, sa vaste érudition et une austérité prodigieuse. "J'ai, lui dit-il, avant de mourir, un dernier service à vous demander et vous allez promettre de me le rendre." "Monseigneur, répondit M. Taschereau, je suis habitué depuis longtemps à regarder la volonté de mes supérieurs comme l'expression de celle de Dieu et je ferai tout ce que vous voudrez."

"Je vous vois encore une fois, dit Mgr Baillargeon, tel que je vous ai toujours connu. Vous craignez les honneurs, mais vous êtes homme à accepter les charges. Sachez que vous serez choisi comme mon successeur. Je vous le promets, je ne cesserai jamais au ciel de vous protéger et de vous aider à porter cette lourde responsabilité que vous accepterez en tremblant."

Au mois de février suivant, M. Taschereau devenait archevêque de Québec et aux prêtres qui, les larmes aux yeux, allèrent lui présenter leurs hommages, il leur dit: "La main de Dieu s'appesantit sur moi, *manus Domini tetigit me*" et il leur répéta cette parole de saint Bernard: "Mon Dieu, ayez pitié de la fourmi que vous avez atachée à un si grand char."

Il dut quitter le Séminaire, mais il l'aima toujours d'un coeur perpétuellement rajeuni.

* * *

Il se montra toujours l'évêque selon le coeur de Dieu. Tous ceux qui l'ont connu se rappellent cette existence tout entière immolée au service de l'Eglise et des âmes, cette piété qui animait toutes ses actions, cet esprit de foi qui lui faisait donner toute son application, tous ses soins aux affaires les plus arides, aux détails les plus minutieux, cette exactitude scrupuleusement ponctuelle, ce labeur opiniâtre et sans trêve qui restera proverbial; ces intentions toujours surnaturelles au-dessus de tout calcul intéressé; cette loyauté qui n'a jamais été mise en doute; cette discrétion impénétrable qui inspirait la confiance; cette entente des affaires qui saisissait le joint des questions les plus compliquées; la prudence qui est la règle et la perfection des vertus morales, cette prudence qu'on ne surprenait pas en défaut, qui savait accepter les épreuves mais évitait les échecs.

Etre en tout l'homme du devoir, faire le bien et le bien faire, ne s'épargner en rien: tels étaient les principes qui réglaient sa conduite.

Il aimait la foi vive et généreuse de nos populations encore si foncièrement chrétiennes. Il aimait dans les jeunes élèves de ses séminaires "les espérances de la moisson future des âmes, *spes messis in semine*."

Dans ses prêtres il aimait ses coopérateurs. Sa porte leur était toujours ouverte; il les voyait avec plaisir et les recevait avec bonté. Avec quelle sûreté de jugement il donnait la solution de leurs difficultés. Ceux qui le consultaient ne pouvaient se lasser d'admirer la promptitude avec laquelle il saisissait le cas proposé et voyait le principe à appliquer, et leur admiration restait suspendue entre la sagesse du conseil et la sainteté du conseiller.

Ce que tous admiraient en lui, c'était sa franchise, sa droiture qui était en effet sa qualité dominante. Ce qu'il disait, il le pensait.

Un jour les évêques durent avoir une conférence avec les ministres de la Province pour s'entendre sur quelques questions qui touchaient aux rapports de l'Eglise et de l'Etat. Aprs la conférence, l'honorable Premier Ministre, M. P.-J.-O. Chauveau, disait du Cardinal Taschereau: "Il juge avec un coeur si pur que la droiture de son âme semble ajouter un sens à son esprit."

De quel travail il était capable! C'est lui qui a composé cet ouvrage important intitulé: *Discipline du diocèse de Québec*. Dans ce volume si utile aux prêtres chargés de la direction d'une paroisse, on trouve un résumé parfait des ordonnances épiscopales et conciliaires en vigueur dans le diocèse.

Ses lettres écrites par milliers dans les archives de l'archevêché resteront à jamais comme des modèles de sagesse et de prudence, comme une source féconde où pourront aller puiser ceux qui voudront s'initier à l'art de l'administration.

Tous s'accordent à louer la solidité de pensée, la vigueur de raisonnement, la pureté de style qui soulignent, comme sa signature même, chacun de ses nombreux mandements. Qu'il est édifiant celui qu'il écrivit quand il institua les *Quarante-Heures* dans le diocèse! C'est le Cardinal Taschereau, qui a élevé ce trône de gloire à Jésus qui n'en descendra plus et qui y tiendra toujours les mains remplies de grâces pour les générations agenouillées à ses pieds.

Il a entrepris beaucoup et toujours il a abouti. Pourquoi? C'est qu'il laissait agir Celui qui tient tout entre ses mains et de qui dépend tout succès.

Manifestement la main divine était avec lui. *Manus Dei erat cum illo.*" C'est elle qui a conduit toutes ses entreprises: *honestavit illum in laboribus.*

Il est difficile de compter les institutions qui ont surgi sous sa houlette pendant les années que ce Pontife l'a tenue entre ses mains.

Que de couvents se sont ouverts, que d'hôpitaux ont été fondés, où vivent de saintes femmes qui sont la richesse de l'archidiocèse, l'honneur des paroisses et l'édification de tous!

Que de maisons d'éducation se sont ouvertes où la jeunesse trouve, avec une instruction cultivée, une initiation solide à la vie chrétienne! Dans ces maisons, l'âme des enfants, comme la fleur qui, au lever du jour, se tourne vers le soleil, apprend, dès l'aurore de la vie, à aimer Dieu, soleil de la vérité.

L'approche de cette âme faite de sainteté, de force et de tendresse, entraînait ses prêtres à l'imitation et à la conquête des vertus qui fleurissaient en elle.

Nous qui l'avons accompagné si souvent au saint autel, nous pouvons dire le recueillement extatique qu'il y portait; nous qui l'approchions si souvent, nous pouvons dire avec quelle perfection il pratiquait toutes les vertus sacerdotales; nous pouvons assurer que le proverbe latin: *Praesentia minuit famem,* la présence diminue la renommée, ne s'appliquait pas à notre cher Cardinal. Sa sainteté, au contraire, comme les belles choses de la terre, imposait encore plus de près que de loin. Elle produisait son effet sur tout le clergé qu'il se plaisait souvent à dire *le meilleur clergé du monde.*

Quelques jours seulement avant de se décharger de l'administration du diocèse, il disait à un de ses prêtres, les larmes aux yeux: "Quel bon clergé j'ai le bonheur d'avoir! Voilà deux ans que je n'ai pas eu de reproche grave à faire à un seul de mes prêtres."

Voici ce qu'il disait dans une réponse à une adresse que lui présentaient ses prêtres:

"Oui, vous êtes bien mes enfants. Et si les enfants sentent aujourd'hui le besoin de dire à leur vieux père qu'ils ont été heureux de vivre sous sa direction pastorale, lui aussi est vivement pressé de dire qu'il est content de ses enfants. Ensemble nous avons travaillé avec joie et avec courage; chacun a fait sa part indiquée par la divine Providence. Espérons que tous nous avons fait de l'ouvrage durable et que nous en recevrons un jour la récompense.

"Cette récompense m'est déjà donnée sur la terre; car c'est pour moi un véritable avant-goût du ciel de savoir que vous êtes tous de saints prêtres, pleins de foi et de zèle pour le salut des âmes, de soumission à la volonté et même aux désirs de votre archevêque. Et c'est là ce qui ferait ma force et mon espérance si Dieu me demandait bientôt de lui rendre compte de mon administration épiscopale. Je me présenterais avec confiance au pied de son tribunal; car je pourrais lui dire: Seigneur, j'ai pu commettre des fautes, mais vous aurez pitié de moi et vous me pardonnerez en considération des oeuvres que vous m'avez permis de faire et surtout des ministres fidèles que vous m'avez donnés et que j'ai formés pour l'honneur de votre Eglise. Je les ai gardés avec soin et je les confie pleins de force et de santé spirituelle à la garde et à la vigilance de mon digne successeur: *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam; quos dedisti mihi custodivi.*

Oui, à ce cher Cardinal, quand Dieu l'appela à lui, on put appliquer ces belles paroles de l'écrivain inspiré, au livre de l'Ecclésiastique: *Mortuus est pater et quasi non est mortuus, similem sibi reliquit post se.* Il laissa à sa mort un successeur digne de recueillir son héritage et de marcher glorieusement sur ses traces.

Le Cardinal, tous le savent, eut à prendre part à la discussion d'une foule de questions brûlantes et vivement débattues. De tous côtés, les intentions étaient excellentes, le désir du bien était évident, l'amour du salut des âmes était incontestable, l'attachement à l'église était sincère. On admettait les mêmes principes; on ne s'entendait pas sur leur application ou sur leur interprétation.

Le 25 juillet 1881, le Cardinal était à Rome. "C'est aujourd'hui, écrit-il, la fête de sainte Anne. J'ai fait un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. Bonne sainte Anne, priez pour que nos affaires se règlent non suivant mon désir, si ce n'est pas *ad majorem Dei gloriam.*"

Il était grand le respect qu'il portait aux décisions de la Cour de Rome; elle était sincère sa soumission aux désirs du Très Saint Père. Il dit un jour à ses prêtres en retraite quelle avait été sa manière de voir sur les questions si chaudement débattues depuis qu'il était devenu leur archevêque. Il leur donna la substance des documents qu'il avait envoyés à Rome pour exposer et défendre ses opinions, et il leur dit: "Jusqu'à présent toutes les questions qui ont été réglées l'ont été conformément à mes vues; quant aux autres, j'attends la décision du Saint Siège et si elle ne m'est pas favorable, je me sens assez fort pour donner à mon clergé l'exemple d'une soumission aussi complète que sincère."

Au vingt-cinquième anniversaire de la mort de cet enfant soumis de l'Eglise, de cet éducateur distingué, de ce grand cardinal, vous avez voulu vous recueillir dans le souvenir pour lui payer le tribut de vos hommages. Il doit être au ciel et le ciel n'est pas la patrie de l'oubli; on y porte la pensée de ceux qu'on a aimés, rencontrés dans l'épreuve; on ne s'y désintéresse pas des événements de la terre. Saint Augustin disait aprs la mort de sa mère: "Elle n'est pas devenue moins bonne parce qu'elle est plus heureuse."

Les titres du Cardinal Taschereau à notre admiration et à notre gratitude sont magnifiques. Nous estimons qu'il nous voit avec joie les reconnaître. Ce témoignage de notre gratitude porté jusqu'à lui par les anges doit toucher sa belle âme et il me semble voir frémir la cendre émue de son coeur paternel.

Demandons-lui de nous sourire du sein de sa félicité, de nous bénir, de nous obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin pour remplir nos devoirs, afin que tous, prêtres et fidèles, nous nous rencontrions avec lui un jour au sein de la bienheureuse éternité.

SAINT-BONIFACE

RREUNION DU CONSEIL DU LUNDI, 11 JUIN

Dans notre dernier numéro, nous disions que le conseil municipal de Saint-Boniface, constitué en cour de révision, pour la répartition des impôts et les demandes en diminution de contributions adressées par un certain nombre de propriétaires, de la commune, s'était réuni, à cet effet, à l'hôtel de ville, dans la salle habituelle de ses séances. Nous pouvons ajouter, aujourd'hui, que les contribuables venus à cette assemblée pour y suivre les débats et y entendre discuter leurs intérêts, n'ont pas eu à regretter d'avoir adressé leurs plaintes à l'administration puisqu'ils ont eu, au contraire, la satisfaction d'apprendre, à la dernière réunion de nos édiles, que leurs doléances avaient été entendues et que, sur l'ordre du conseil, les répartiteurs de l'imposition immobilière allaient procéder à un second travail pour fixer de nouveau le montant de nos impôts.

Nous pouvons nous attendre à une diminution appréciable, attendu que, sur l'avenue Provencher et la rue Marion, il a été question, déjà, d'une réduction de 20 à 25 pour cent avec promesse proportionnelle, et à l'avenant, sur les autres parties de la ville. Ces réductions, tant s'en faut, n'ont pas été prises à lunanimité; il y a eu dans le conseil de longs débats et de nombreuses discussions, puisque le vote n'a été acquis que par 5 voix contre 4. Quoiqu'il en soit, le précepte: "Demandez et vous obtiendrez", reste toujours debout.

Dans la même séance, le conseil donne des instructions à M. Jones, ingénieur électricien de la ville, pour opérer une sélection dans le système d'éclairage de Saint-Boniface, avec avis d'avoir à remplacer, par des lampes électriques à incandescence, toutes celles qui demandent à être supprimées. M. Jones fournira aussi, sur les rues de Norwood et de Saint-Boniface, une liste de tous les endroits dangereux où les fils télégraphiques sont en trop fort contact avec les branches d'arbres, notamment sur la rue Marion, la rue Horace et la rue Eugénie.

M. J.-A. Meindl, ingénieur de la ville, a été chargé de dresser un état soigné de la voierie de Saint-Boniface, dans le but de faire réparer tous les coins de rues dangereux et nuisibles à la circulation.

Le chef de police Thomas Gagnon est parti dimanche dernier pour se rendre à un congrès de police qui se tiendra les 19, 20 et 21 juin à Windsor, Ont. Sa recommandation, avant son départ, pour que le sergent J. Verne et les agents V. Audette et G. Goodhue soient reconnus comme permanents, a été ratifiée par le conseil.

Suivant un rapport du mois de mai, présenté par le chef des pompiers, William Thompson, les pertes occasionnées par le feu ont été de $35,000. Sur les 44 appels à l'incendie, 31 ont été faits par téléphone et 13 par le système des boites.

Le travail de creusement opéré sur une largeur de 500 pieds, de la rue Bertrand à la rue Oak, pour l'institution des égoûts et des borne-fontaines, est en voie d'achèvement. Cette tranchée a occupé une équipe de quinze hommes.

Le conseil appelle l'attention de la commission des travaux publics sur la nécessité de remettre au point le pavage de la rue Marion à l'intersection du chemin Dawson, le long duquel un fossé s'impose pour conduire les eaux du canal de Springfield.

Les eaux de la rivière Rouge ayant repris leur niveau d'été, il ne sera plus nécessaire de se livrer à aucune manoeuvre, maintenant, pour laisser passer les bateaux à glace de l'Arctic Ice Co. sous le pont de Norwood.

LES DIX PREMIERES ANNEES DES SOEURS GRISES A SAINT-BONIFACE

D'après leurs chroniques journalières — 1844-1854

Le 13 septembre 1843, veille de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, un grand vieillard, à la soutane usée, à la figure toute faite d'humilité et de piété, incarnation de l'apostolat infatigable, se présentait chez les Soeurs Grises de Montréal. C'était Mgr Provencher, le premier missionnaire de la Rivière-Rouge, évêque titulaire de Juliopolis et auxiliaire de l'évêque de Québec.

Il y avait vingt ans qu'il cherchait des mains maternelles pour rompre le pain aux petits enfants de son district lointain, et il n'en trouvait pas.

Dès 1822, il en avait conféré avec Mgr Plessis, son consécrateur, "mais, avaient-ils conclu ensemble, la pauvreté extrême et l'éloignement de ces pays ne seront-ils pas une infranchissable barrière?"

Plus tard, des négociations entreprises avec l'évêque d'Amiens et la Propagation de la Foi de Lyon, n'aboutirent à aucun résultat.

En 1838, touchées des angoisses du pauvre prélat qui voyait son troupeau envahi par l'enseignement protestant, les Ursulines des Trois-Rivières s'étaient proposées de répondre à son appel. Mais elles étaient cloîtrées... et la clôture dans la prairie sans bornes!

Puis les Amantes de la Croix du Kentucky furent abordées. Elles n'avaient pas le nombre.

Force fut aux Soeurs de St-Joseph de Lyon de refuser aussi.

Des religieuses belges de Cincinnati en devaient référer à leur maison-mère de Namur. Et le temps pressait...

A l'évêque missionnaire, las d'avoir parcouru en vain les deux mondes, presque découragé peut-être, parvint alors le dicton, déjà populaire au temps de la Mère d'Youville: "Allez chez les Soeurs Grises; elles ne refusent jamais rien." Il s'en ouvrit à Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal, qui l'encouragea à tenter cette suprême démarche, et voulut même l'accompagner chez les Soeurs Grises.

Mgr Provencher, devant les trente-huit Soeurs réunies, parla ainsi:

"Quand je suis parti de la Rivière-Rouge, je disais au bon Dieu: Mon Dieu, vous savez que j'ai besoin de religieuses. Daignez me conduire dans la maison où il vous plaira de m'en faire trouver. Puis, je partis avec la confiance d'être exaucé... Lesquelles d'entre vous seraient disposées à me suivre à la Rivière-Rouge?"

Aucune ne dit mot sur le champ. Mais lorsque la Mère Morbes-McMullen, élue supérieure générale depuis dix-sept jours, proposa le sacrifice, toutes répondirent:

"Me voici! Envoyez-moi!"

Quatre furent choisies: Sr Valade, supérieure, Sr Lagrave, Sr Coutlée (dite aussi Sr Saint-Joseph) et Sr Lafrance.

Le 24 avril 1844, elles partirent de Montréal et arrivèrent à Saint-Boniface le 21 juin, après cinquante-neuf jours ininterrompus de voyage. Jeudi marque donc le soixante-dix-neuvième anniversaire du jour béni où ces quatre anges de la charité, dont le nombre s'est multiplié tant de fois depuis, abordèrent à la modeste plage de la Rouge et en gravirent la côte. C'était un vendredi, à une heure du matin.

Ces lignes préliminaires sont empruntées presque textuellement à un chapitre des *Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord*, du R. P. Pierre Duchaussois, O. M. I. La chronique va nous fournir maintenant le détail des négociations et le récit des péripéties du voyage.

A suivre

LE VOYAGE DE M. PERRICHON

Dimanche soir, le 10 juin, le Cercle dramatique de Saint-Boniface, sous la direction de M. Jean-Charles d'Auteuil, a donné dans la salle du collège, au profit du fonds de reconstruction, la désopilante comédie de Labiche intitulée: "Le voyage de M. Perrichon".

Cette comédie, que les critiques s'accordent à considérer comme l'une des meilleures de Labiche, même comme son chef d'oeuvre, a été représentée pour la première fois, en France, en 1870. Pièce de franche et vraie gaîté allant jusqu'à la limite de la charge, mais ne la dépassant pas. Deux jeunes gens pursuivent la conquête d'une jeune fille. Tableau plaisant d'où se dégage cette observation, que pour l'homme vain, la reconnaissance est un sentiment pénible: la présence de celui qui l'a servi l'humilie, tandis que la vue de l'homme à qui il a rendu lui-même service flatte sa vanité. Il repousse celui à qui il doit la vie, pour accueillir et combler sans cesse celui dont il se croit le sauveur.

Sur cette intrigue, Labiche conduit avec une véritable maitrise, avec beaucoup d'esprit et d'entrain, quatre actes bien étoffés. Quelques heureuses corrections apportées au texte original, — on sait que la morale n'est pas le fort de Labiche — n'ont fait qu'améliorer la comédie et rien n'a pu choquer ou indisposer le moindrement l'auditoire d'élite qui se pressait nombreux dans la salle du collège et qui a si bien su apprécier toutes les ressources de jeu des acteurs.

M. Perrichon est le principal rôle de la pièce. Ce rôle a été interprété avec une parfaite maitrise: naturel, entrain, diction, variété de sentiments, jeux de physionomie: tout était parfait. Les applaudissements et les rires francs et si spontanés des auditeurs l'ont hautement prouvé. Pour ménager la modestie de nos amis, nous ne mentionnerons que les noms de personnages.

Armand Desroches et Daniel Savary sont les deux prétendants qui se font une lutte pleine de charmes et de péripéties pour obtenir la main de Mlle Henriette Perrichon. La lutte reste toujours amicale et elle intéresse vivement l'auditoire. Les deux acteurs, surtout l'un des deux — pas le vainqueur dans la lutte, — n'ent sont pas à leur débuts sur les tréteaux. Leur naturel, leur bonhomie, leurs procédés courtois et leur belle prononciation, qui se module au gré des sentiments exprimés, ont été vivement goûtés.

Le commandant Mathieu, avec sa ronde franchise et son allure martiale, son souci de l'ortographe et son sens de l'honneur, occupe aussi une place de premier plan dans la comédie. Le directeur de la pièce a été bien inspiré dans le choix du personnage. Celui-ci a interprété son rôle d'une manière qui tranchait et se rapprochait d'autant de la perfection.

Autour de ces quatre rôles, Labiche fait graviter plusieurs personnages importants, qui ajoutent à l'intrigue et la rend variée et palpitante d'intérêt. Madame Perrichon, Mlle Henriette, sa fille, et la servante Nicole, ont toutes trois joué avec une grâce et un charme prenant. Elles ont vivement plu à l'auditoire.

Majorin, l'Aubergiste, et Joseph, méritent également une mention très honorable pour la manière habile avec laquelle ils ont rempli des rôles modestes. Les voyageurs, les guides, les employés de chemin de fer: tous ont rempli leur rôle à qui mieux mieux.

En somme le Cercle dramatique de Saint-Boniface peut être fier de cette séance qui met le couronnement à sa série annuelle. Comme les acteurs, qui jouaient l'autre soir le "Bourgeois Gentilhomme" au Sacré-Coeur, ils ne se reposeront pas sur leurs lauriers. Ces séances contribuent non seulement au maintien et au développement des oeuvres, mais elles dérident, elles apprennent à goûter la belle langue française et la bonne diction, et resserrent les liens qui unissent fils et filles d'une même race. Dans notre milieu cosmopolite, froid comme la Mer de Glace où M. Perrichon est allé faire un voyage si plein de péripéties, nous avons besoin de telles réunions, où président le tact, la dignité, la délicatesse et Sa Majesté la Langue française.

L'orchestre Wynant et Mlle Adélia Patenaude, accompagnée par Mme Louise Thibault, ont prêté leur artistique concours aux acteurs.

NOTES LOCALES

Le triduum au Carmel a été un complet succès. Nous en ferons un bref compte-rendu la semaine prochaine.

* * *

Tous apprendront avec plaisir que les Missionnaires Oblates du S.-C. et de M.-I. ont fait l'acquisition de l'Ecole Normale, au prix de $23,000, par l'entremise de M. le Dr N.-A. Laurendeau, ancien maire de la ville et ami de la communauté. Le contrat a été signé le 15 juin, jour du huitième anniversaire de la mort de Mgr Langevin, fondateur et père de cette communauté qu'il continue à protéger du haut du ciel.

* * *

Vendredi dernier a eu lieu au collège un intéressant congrès de l'Union Régionale manitobaine de l'A. C. J. C. Compte rendu forcément remis au prochain numéro, ainsi que celui du voyage à Letellier de la chorale de la cathédrale.

UNION CANADIENNE

CANIGRAMMES

Le tracteur de Bel Avenir a couvé, d'après ce que l'on dit, et a produit un McLaughlin.

* * *

Gros Gus est en train de se munir d'une machine américaine... morceau par morceau.

* * *

Léo dit que Gros Gus a une parole, même deux. Il disait cela après la messe de neuf heures, dimanche dernier.

* * *

Avez-vous vu Albert se ballader du côté de Saint-James dernièrement? Ca fait des bonnes marches de santé quand on est deux.

* * *

La picote n'a pas voulu de Théophile et ce dernier encore moins.

CANIS.

Ecrivez les injures sur le sable et les bienfaits sur le marbre. — *Sagesse Orientale.*

LA SECTE ORANGISTE

La secte orangiste dit le *Casket*, — c'est l'*outlaw* historique de l'empire; elle ne connait ni la décence, ni la honte, ni l'esprit de justice ordinaire; elle n'a pas le moindre atome de conception de ce qu'est le mot loyauté; désobéissant au droit commun et aux actes du Parlement, elle ne possède pas la moindre idée de la justice, ni des principes de civilisation ou de politesse qu'exige la vie de tous les jours.

TROP NERVEUX POUR DORMIR.

Les "Fruit-a-tives" lui Procurèrent un Sommeil Réparateur.

Cela paraît presque un miracle que le jus des fruits, sous une forme quelconque puisse surmonter l'insomnie ou le manque de sommeil. *Pourtant les "Fruit-a-tives" qui sont tirées du jus des pommes, des oranges, des figues, des pruneaux et de toniques, produisent ce résultat.*

"Je souffris de mauvaise digestion et de maux de tête et je devins si nerveux que je ne pouvais plus dormir. Je fis l'essai des "Fruit-a-tives" et maintenant ma digestion est bonne, les maux de tête ont disparu et mon sommeil est parfait," écrit Monsieur Hector Desjardins, 104 rue Shepherd, à Montréal.

Si vous ne dormez pas bien, si vous êtes nerveux et souffrez de mauvaise digestion, prenez des "Fruit-a-tives".

50c la boîte, 6 pour $2.50, boîte d'essai 25c. Chez les marchands ou [illegible] Fruit-a-tives Limitée, Ottawa, Ont. et Ogdensburg, N. Y.

SARAH ET THERESE

Avez-vous considéré dans un grand journal illustré, le même jour, l'image de deux chars funèbres couverts de roses? Ce sont Sarah Bernhardt et la petite soeur Thérèse qui s'en vont au lieu de leur repos. La grande première page est pour l'actrice, un coin de la dernière pour la religieuse. Car telle est la façon dont l'éternel monde païen distribue la gloire. Ici "la reine de l'attitude et la princesse des gestes", celle qui "ne fut jamais elle-même qu'en dehors d'elle-même". (1) un rôle et une voix... Que reste-t-il quand le rôle est fini, et la voix d'or éteinte avec les lumières de la rampe? Là, celle qui fut sans faste et sans fard, l'enfant qui ne connut jamais l'artifice, qui ne fut rien qu'une fidélité et un silence.

L'impératrice du théâtre est mort. La gloire de Thérèse commence. Voici que son image règne sur un autel, et que jusqu'à la fin des siècles, elle accueillera l'encens, l'hommage et les larmes des coeurs humains. O mon Dieu, comme vous couronnez ceux qui vous glorifient! Comme ils vivent à jamais, les coeurs de ceux qui se sont divinement trouvés en se perdant dans les abîmes du vôtre.

LOUIS THEOLIER.
Etudes, 5 mai.

(1) "Correspondant" 5 avril, article d'Alfred Poizat.

Louis XIV invoquait un jour auprès de Bossuet, comme essai de justification, les exemples de hauts personnages adonnés aux plaisirs mondains: "Sire, lui répondit l'évêque de Meaux, il y a de grands exemples *pour*, et des raisons invincibles *contre*."

SOYEZ MODESTE!

Jeune fille, qui que vous soyez, restez toujours humble et modeste, soit pour posséder le plus précieux des avantages, soit pour ne pas laisser douter de la bonté de votre coeur pour ceux que la nature ou la fortune a moins favorisés que vous. En y réfléchissant, ne trouvez-vous pas qu'on devrait de tout son pouvoir essayer de dédommager les moins heureux par la bonté facile et la grâce modeste de toutes ses relations avec eux? On gagnerait soi-même à leur prouver qu'on a bien plus d'estime pour les qualités qu'ils possèdent qu'on n'en refuse à ce qui ne leur est point échu en partage. Il semble enfin qu'on leur doit en attentions délicates une sorte de dédommagement à ce que la Providence leur a refusé comme pour en favoriser les autres. Marie, après avoir reçu la plus grande faveur que Dieu puisse accorder de toute éternité, Marie, Mère du Fils de Dieu, s'écriait humblement devant sa cousine Elisabeth qu'elle était venue servir dans son état de souffrance: "Mon âme glorifie le Seigneur, car il a regardé la bassesse de sa servante."

Toutes les fois que Dieu vous accorde quelques bienfaits, quelques grâces particulières, c'est qu'il a bien voulu regarder la bassesse de sa servante.

Parlez peu de votre bonheur si vous en avez, n'en dites rien devant les malheureux; sachez calmer la pétulance de votre joie en approchant ceux qui mènent une vie ordinairement triste ou que le malheur aurait frappés. Cette réserve sied bien au bonheur, empêche l'envie chez ceux qui ne sont pas heureux, et rentre encore dans l'accomplissement de la charité, puisqu'elle épargne une faute et une souffrance à notre prochain. Ne vous flattez point en quelques termes que ce soit. Si vous le faites avec délicatesse, vous êtes une habile orgueilleuse; si vous le faites maladroitement, vous montrez la vanité dans toute son impertinente sottise. Ne dites rien de votre bonté, de votre dévouement: "Qu'un autre te loue, et non ta bouche; un étranger, non tes lèvres." Si l'on ne vous apprécie pas à votre valeur, vous n'y perdez rien; au contraire, vous y gagnez le mérite essentiel de vous soutenir par la seule présence de Celui qui rémunère surtout le mérite ignoré ou méconnu. Ne vous vantez ni de votre bien-être matériel, ni de votre fortune, ni de vos relations sociales. Ce serait une petitesse qui prouverait peu de sagesse d'esprit, une éducation mal faite ou mal reçue. Cela laisserait croire que vous comprenez bien peu cette philosophie de l'Evangile, dont toutes les maximes nous enseignent le renoncement et la douce indifférence aux distinctions humaines. Songez d'ailleurs que tout cela est en dehors de vous-même, de votre âme, de votre coeur, qu'aucun de ces avantages n'y saurait rien ajouter, et vous en jouirez sans choquer personne.

N'étalez pas vos trésors d'élégance, vos joyaux et vos parures devant des connaissance ou des amies qui possèdent peu et que vous savez désireuses de toutes ces bagatelles. Cette puérile ostentation est encore une inspiration de vanité. Chercher à exciter l'envie, c'est une cruauté; en empêcher les atteintes autant que possible, c'est, nous l'avons dit, une précaution qu'inspire la charité.

Ne vous glorifiez pas de votre indépendance; défiez-vous toujours de vos propres lumières; demandez conseil avant d'agir, et soumettez volontiers vos oeuvres à la censure de vos supérieurs. C'est aussi la marque d'une âme élevée que la facilité qu'on trouve à obéir et à se laisser diriger par ceux que l'on a reconnus capables de le faire.

Faites le bien, pratiquez l'aumône en silence: "Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien." Il y a une très grande faiblesse morale à ne pas savoir garder le secret de ses bonnes oeuvres, puisqu'on en retranche alors la moitié du mérite et que l'on se rend indigne de la récompense. Si, par votre position, vous êtes à même de vous rendre souvent utile aux autres, n'attachez point à vos services une importance vaniteuse. Oh! c'est bien peu de chose que notre concours dans le monde; Dieu sait bien s'en passer dès qu'il lui plaît. Comment compter pour beaucoup ce que nous faisons dans ce si court intervalle d'action qui sépare le moment où nous n'étions pas encore de ce moment où nous ne serons plus? C'est un si petit point dans le temps, qui lui-même n'est qu'un point devant l'éternité!



SOIR D'ETE

Doucement le jour a baissé... Le soleil, qui vient de disparaître a laissé une teinte rosée à l'horizon. Le ciel est pur, et l'étoile encore pâle apparaît au sommet de la voûte azurée.

Tout le monde est dehors pour jouir de ces heures de repos et de fraîcheur, succédant aux heures de fatigue et d'atroce chaleur. Les bruits assourdis de la ville qui s'endort et les voix environnantes se fondent en un murmure apaisant. Les enfants retirés de la rue nous permettent de respirer plus à l'aise l'air d'une soirée infiniment douce, et l'air non moins appréciable de la liberté.

Chacun dans le voisinage arrose son petit domaine, guettant avec anxiété et sollicitude la croissance des arbres qu'il a plantés et des brins d'herbe qu'il a semée.

Sur le trottoir des couples s'attardent, ralentissant leur marche et reculant d'autant le moment d'aller finir la veillée au salon ou sur la galerie, si toutefois les moustiques ne trouvent pas le secret de les en chasser.

Il fait bon et l'été est court! Si court, hélas! que parfois les malheureux n'ont pas le temps d'oublier leur misère de l'hiver précédent, et appréhendent déjà celle qui les attend sans doute dans quelques mois. Devrions-nous nous plaindre de ce que le chauffage nous coûte, puisque nous sommes sûrs de pouvoir nous procurer du combustible, même au prix de grands sacrifices? Ces sacrifices, d'ailleurs, ne sont-ils pas largement compensés par le confort qu'ils nous valent, et que ne connaissent guère les pauvres? Que désirer de plus, dites-moi? Qu'on regarde toujours plus bas que soi, c'est le moyen infaillible de se trouver heureux.

Mais tout ça n'est que verbiage qui ne changera rien, je le crains, à l'habitude que nous avons de nous plaindre sans cesse de notre sort, de la chaleur ou du froid, de l'averse ou de la sécheresse, de nous-mêmes ou des autres, forts du dicton connu: "Le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre."

JACQUELINE des ERABLES.

L'AMOUR

Mais enfin tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a eu un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies, des yeux dont il a cherché le regard comme la plante cherche l'air et le soleil; une voix entre toutes a fait tressaillir les cordes intimes de son âme; et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix, étaient nécessaires à sa vie. Qui n'a passé le soir sous une fenêtre endormie, avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou jetée, pour la garder toujours? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, dont on savoure encore l'amertume chère longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleur. Un lieu a été sacré sur la terre et l'on s'y est rendu seul, afin de recevoir l'herbe foulée au pas de cette fée de la jeunesse, qui semblait laisser partout des vestiges adorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit: Une seule âme, un seul esprit, un seul regard me suivront dans la carrière; un coeur, un seul coeur fera des voeux pour moi, se réjouira si je triomphe, souffrira si je succombe!... Et de tous les rêves de gloire, ça été le plus doux. Oui, tout homme a traversé cette fournaise, tout homme a été plus ou moins longtemps sous l'empire d'une femme qui souvent ne l'a pas su. Il a voulu vivre, souffrir, travailler, mourir pour elle. Il a respecté, haï, pardonné; il a aimé enfin et de cet amour il a conservé un souvenir aussi durable que sa vie.

Louis VEUILLOT.

A SAINT-ADOLPHE

Les jeunes filles qui aimeraient à faire une retraite fermée à la campagne, seront cordialement reçues au couvent de Saint-Adolphe, du jeudi soir, 26 juillet, au lundi matin, 30 juillet.

Comme l'an passé, des instructions particulières seront données aux institutrices. Elles sont donc spécialement invitées; mais, toutes les jeunes filles désireuses de retremper leurs âmes dans le calme de la prière et dans quelques jours de tête à tête avec Dieu, seront les bienvenues.

Ces saints exercices seront prêchés par le R. P. Gauthier, S. J., du collège de Saint-Boniface.

Les frais de la retraite sont fixes à cinq piastres. Les retraitantes seront attendues dans la journée du jeudi; elles pourront passer la journée du lundi à Saint-Adolphe, si cela leur fait plaisir. A toutes, la plus religieuse affection est déjà assurée.

Les catholiques ne peuvent accepter la situation qui leur est faite sans trahir leur devoir et sacrifier leur droit. Ils ne laisseront pas périr la religion en livrant à des maîtres impies l'âme de leurs enfants... L'enseignement de l'Etat est une insulte à la conscience publique... Comme nos pères, nous voulons transmettre à nos enfants la foi que nous avons reçue d'eux, et à leur exemple nous saurons combattre, souffrir et mourir pour la liberté des âmes. Des parents chrétiens pourront-ils hésiter quand il s'agit de sauver l'âme de leurs enfants de la mort éternelle, en les arrachant aux écoles d'impiété et d'athéisme? Sans doute, il faut songer à leur avenir, mais pour un chrétien l'avenir est au ciel. — *Louis Veuillot.*

Nous recommandons à nos lecteurs deux importantes brochures de M. l'abbé J.-Ad. Sabourin, chancelier du diocèse de Saint-Boniface: *Précis de l'Histoire des Ruthènes et de leurs Relations avec les Polonais et avec Rome*, et *En Face de la Persécution Scolaire au Manitoba.* Prix: 35 et 25 sous.

A SAINT-CHARLES

Une retraite fermée pour jeunes filles aura lieu du 29 juin au 3 juillet au couvent des Missionnaires Oblates du S. C. et de M. I. On doit envoyer aussitôt que possible son nom et son adresse à la Directrice du couvent et apporter son nécessaire de toilette. Pension du vendredi soir au mardi matin: $5. Le prédicateur de la retraite sera le R. P. Louis Péalapra, O. M. I., supérieur du Juniorat de Saint-Boniface.

Une huile renommée—Quoique le Canada ne soit pas le pays d'origine de l'huile eclectrique du Dr Thomas, il est cependant le pays d'adoption de cette huile de renom. D'ici sa réputation a rayonné jusqu'aux Amériques Centrale et Australe, aux Indes Occidentales, en Australie et en Nouvelle-Zélande. C'est assez loin pour prouver son excellence, car dans tous ces pays elle est en vente et très recherchée.

Il y a des catholiques, des familles catholiques qui n'osent jamais parler en public de Dieu ni de Jésus-Christ, ni de l'Eglise; qui se sont fait une loi domestique de ne jamais aborder à leur table ou dans leur salon une question religieuse. Chiens muets qui ont peur d'aboyer aux larrons de leur foi.

Mgr Tissier.

J'ACHETE DANS MA PAROISSE

Parce que mes intérêts sont ici.

Parce que si la localité est assez bonne pour que je l'habite, elle est assez bonne pour y acheter.

Parce que j'aime à faire affaire avec mes amis.

Parce que je désire voir les marchandises.

Parce que je veux avoir ce que j'achète en le payant.

Parce que celui de qui j'achète contribue à payer les taxes municipales.

Parce que le marchand qui me vend me donne pour la valeur de mon argent.

Parce que ce marchand aide à soutenir mon école, mon église, mon foyer.

Parce que si le malheur me frappe, le marchand que j'aurai encouragé m'aidera à me relever par ses bons conseils et même par sa bourse si c'est nécessaire.

C'est ici que je vis et c'est ici que j'achète.

La nécessité créa les habits, le bon goût les fit élégants, la vertu les voulut modestes, la convoitise les rendit provocateurs, les pervertisseurs les font grotesques et impurs. — *Bossuet.*

RETRAITE FERMEE

Il y aura une retraite fermée pour les institutrices à l'Académie Saint-Joseph, à Saint-Boniface, dans la semaine du 15 au 22 juillet. Date précise et renseignements seront publiés plus tard.

L'EVANGILE

Nativité de saint Jean-Baptiste

S. Luc 1, 57-68

Le temps où Elisabeth devait enfanter arriva, et elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait signalé envers elle sa miséricorde et ils l'en félicitaient. Et il arriva qu'au huitième jour, on vint pour circoncire l'enfant, et on l'appelait Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère prenant la parole: Non, dit-elle, mais il s'appellera Jean. Ils lui dirent: Il n'y a personne dans ta famille qui soit appelé de ce nom. Et ils demandaient par signe à son père, comment il voulait qu'on le nommât. S'étant fait apporter des tablettes il écrivit: Jean est son nom; et tous furent dans l'étonnement. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait en bénissant Dieu. La crainte s'empara de tous les habitants d'alentour, et partout dans les montagnes de la Judée, toutes ces choses étaient divulguées. Tous ceux qui les entendirent les conservèrent dans leur coeur, et ils disaient: Que sera donc cet enfant? Car la main du Seigneur était avec lui. Et Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit et il prophétisa, en disant: Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple.

CALENDRIER DE LA SEMAINE

Jeudi, 21 juin — Saint Louis de Gonzague, S. J., confesseur, patron de la jeunesse, 1568-1591.

Vendredi, 22 — Saint Paulin de Nole, évêque et confesseur, 353-431.

Samedi, 23 — Vigile de la fête de Saint Jean-Baptiste.

Dimanche, 24 — Nativité de Saint Jean-Baptiste, principal patron de la nation franco-canadienne.

Lundi, 25 — Saint Guillaume, abbé. ✝ 1142.

Mardi, 26 — Saint Jean et Saint Paul, martyrs en 362.

Mercredi, 27 — Saint Ladislas, roi de Hongrie, 1041-1095.

NATIVITE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Prophète du Très Haut, saint Jean-Baptiste est figuré par Isaïe et Jérémie; mieux que personne, il fut consacré dès le sein de sa mère pour annoncer Jésus et préparer les âmes à sa venue.

L'*Evangile* nous retrace les prodiges qui marquèrent sa naissance. Zacharie impose à son enfant le nom que saint Gabriel lui a apporté du ciel et qui signifie: Le Seigneur a fait grâce. Il recouvre aussitôt la voix, et, rempli de l'Esprit-Saint, il prédit les grandeurs de son fils: "Il ira devant la face du Seigneur pour donner au peuple la connaissance du salut."

L'ange Gabriel avait annoncé à Zacharie que "beaucoup se réjouiraient de la naissance de saint Jean-Baptiste". Ce ne furent pas seulement, en effet, "les voisins et les parents d'Elizabeth", qui fêtèrent cet événement, mais chaque année, au jour de l'anniversaire, l'Eglise toute entière convie ses enfants à partager cette sainte joie. Elle sait que la nativité "de ce Prophète du Très-Haut" en cette Noël d'été est intimement liée à l'avènement du Messie.

A partir de la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, les jours décroissent, car le soleil ayant atteint le point culminant de sa course annuelle, se remet à descendre. Au contraire, la fête de la Nativité du Sauveur, dont celle-ci est le prélude, marque l'époque où le soleil recommence à monter sur son orbite. Le Précurseur doit s'effacer devant Jésus qui est la vraie lumière des âmes. "Il faut qu'il croisse, dit saint Jean-Baptiste, et que je diminue."

Les solstices étaient l'occasion de fêtes païennes où l'on allumait des feux pour honorer l'astre qui nous donne la lumière. L'Eglise christianisa ces rites en y voyant un symbole de saint Jean-Baptiste qui était "une lampe ardente et brillante". Aussi "encourageat-elle ce genre de manifestation qui correspondait si bien au caractère de la fête. Les feux de la Saint-Jean complétaient heureusement la solennité liturgique; ils montraient unies dans une même pensée l'Eglise et la cité terrestre". Le nom du Précurseur est inscrit au Canon de la Messe en tête de la seconde liste, après l'Elévation.

On célébrait autrefois, au jour de sa fête, trois messes en son honeur, et nombreuses étaient les églises qui lui étaient dédiées.

Paul diacre, moine du Mont-Cassin et ami de Charlemagne, avait composé en l'honneur de saint Jean-Baptiste l'hymne: *Ut queant laxis.* Au XIIIe siècle, le moine bénédictin Guy d'Arezzo remarqua que les notes chantées sur les syllabes initiales formaient la série des six premiers degrés de la gamme. Il désigna chaque degré par la syllabe correspondante: *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si,* et facilita beaucoup par là l'étude des intervalles musicaux.

Ut queant laxis *re*sonare fibris (Do-ré).

*Mi*ra gestorum *fa*muli tuorum (Mi-fa).

*Sol*ve polluti *la*bii reatum (Sol-la).

*S*ancte *I*oannes (Si).

"Afin que vos serviteurs puissent chanter à pleine voix les merveilles de vos oeuvres, purifiez leurs lèvres souillées, ô saint Jean".

Zacharie faisant savoir qu'il voulait appeler son fils Jean avait aussitôt retrouvé l'usage de la parole; et voici qu'une hymne composée en l'honneur du Prophète dont la voix retentit au désert, devient l'instrument d'un nouveau progrès dans l'art musical.

Eloge du remède pour l'asthme — Après avoir cherché du soulagement pendant treize ans, un fervent reconnaissant du remède du Dr J.-D. Kellogg pour l'asthme déclare que c'est le seul remède qui donne de bons résultats. Des années de souffrance inutiles peuvent être évitées en faisant usage de ce remède merveilleux dès la première attaque du mal. Son usage est simple, peu dispendieux et il est en vente partout.

Tout ce qui s'est fait de grand dans le monde, s'est fait au cri du devoir; tout ce qui s'est fait de misérable, s'est fait au nom de l'intérêt. Si vous tenez à connaître ce que vaut un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne rend pas le son du sacrifice et du devoir, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez, ce n'est pas un homme.

Lacordaire.

Jamais besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite: il faut dépêcher "bellement", comme dit l'ancien proverbe: celui qui se hâte court fortune de chopper et heurter les pieds.

Saint François de Sales.

Depuis que l'Eglise est née du sang de Jésus-Christ, elle seule existe véritablement sur la terre. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que son éternité. Elle est le bien; le mal ne vit que pour la combattre. — Louis Veuillot.

Le libéralisme est le triste crépuscule de la vérité qui commence à s'obscurcir dans l'intelligence, ou de l'hérésie qui n'en a pas encore pris entièrement possession.

Don Sarda.

Autour de la Ferme

... facteur économique de plus en plus important, il importe que tous fassent leur la parole de Mgr Labelle, le grand colonisateur: "emparons-nous du sol."

CE QU'EST LE CREDIT

Son rôle et la place qu'il tient dans les affaires

Ce qui s'entend ici par *crédit*, c'est l'ensemble des opérations qui mettent, conditionnellement, le capital des uns à la disposition des autres.

Le mot crédit vient du latin *credere* et signifie confiance. Ce nom a donc été donné à la chose qu'est le crédit, aux temps reculés où, l'honneur étant autre chose qu'un mot, les gens pouvaient avoir confiance les uns dans les autres; à une époque où, *l'écriture* n'étant pas inventée, la *parole* valait encore quelque chose et où l'on prêtait à quelqu'un, parce que l'on savait que sa promesse *valait de l'or.*

Ce crédit là n'est plus et c'est de lui que le proverbe a dit: "Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué."

Depuis longtemps, ce que l'on appelle encore le *crédit* ne repose plus sur la confiance dans l'emprunteur, mais sur la valeur du gage qu'il donne effectivement ou dont le prêteur sait qu'il pourra se saisir en cas de défaut.

Le crédit qui, actuellement, est une des puissances qui mènent le monde, puisque sans lui les guerres ne pourraient se faire et la paix ne pourrait durer; le crédit qui brasse des milliards, qui fait vivre des milliers d'individus, doit son origine à l'union de deux éléments que leur pauvreté ou leur impuissance respectives a rapprochés: pauvreté de moyens d'un côté, pauvreté d'esprit d'entreprise de l'autre; impuissance du capital sans le travail.

Le crédit est un des produits les plus merveilleux et sera toujours le plus ferme appui de ce couple, que la nécessité a uni, qui depuis toujours se chicane, mais ne divorcera jamais parce qu'aucune des parties ne peut vivre sans l'autre.

C'est le crédit, qui concentre les capitaux improductifs et les distribue méthodiquement à la production, que le capital uni au travail a pu mener à bonne fin les grandes entreprises industrielles et mettre à la portée de tous les inventions qui rendent la vie plus commode, plus facile et plus agréable; en un mot, c'est au crédit qu'est dû, en très grande partie, le progrès de l'humanité, ce grand capital dont tout le monde jouit.

Les méfaits et les crises que l'on attribue généralement au crédit ou dont on blâme les institutions qui l'accordent, ne sont imputables ni à l'un ni aux autres, mais au mauvais usage qu'en font ceux qui l'obtiennent.

Blâmera-t-on l'excellent outil qu'est la hache ou le marchand qui l'a vendue, du crime d'un bûcheron qui s'en servirait pour tuer son voisin?

Etant dépositaires des fonds dont elles disposent, les banques ou les institutions de crédit ont le double devoir de les faire fructifier au maximum, et de ne pas les risquer. Leur faculté de prêter, autrement dit la somme de crédit sur le marché, est donc limitée, d'un côté par le montant disponible, de l'autre par la valeur du gage.

Quand la prospérité grossit le fonds disponible; quand, parallèlement, la valeur du gage augmente parce qu'une *crise d'optimisme* a fait croitre la production et monter le prix des marchandises; la faculté de prêter grandit — il s'en suit fatalement une *expansion de crédit.*

Mais l'expansion du crédit permettant de *spéculer* en retenant ou en accaparant les marchandises pour en faire monter le prix; et la hausse exagérée des prix amenant fatalement la *surproduction* qui les fait baisser, la valeur du gage diminue, et le crédit se *contracte* automatiquement, d'autant plus que son *expansion* avait épuisé les fonds disponibles.

La *crise commerciale* qui survient alors n'est pas la faute ni du crédit ni des institutions de crédit qui n'ont qu'à y perdre, mais de l'abus qu'ont fait du crédit ceux à qui il avait été accordé pour *fabriquer* ou pour *commercer*, et qui s'en sont servis pour *spéculer.*

Le crédit que les économistes appellent "*à la production*", et qui comprend le crédit à l'industrie et au commerce, est donc, en lui-même, excellent et éminemment utile.

Le "*crédit à la consommation*", c'est-à-dire le crédit accordé par le *détaillant*, est moins à l'abri de la critique.

On lui reproche de favoriser le gaspillage. Il est certain que ceux qui achètent à crédit achètent *plus* que s'ils payaient comptant, achètent souvent plus qu'ils ne peuvent payer et marchent, par conséquent, à la ruine.

On pourrait répondre à cela que, dans ce cas encore, c'est l'abus du crédit et non le crédit qui cause le mal, et que ce genre de crédit, poussant à la consommation, favorise la production et fait vivre les laborieux aux dépens des prodigues; ce qui n'est peut-être que justice.

Ceux qui l'accordent ne sont absolument blâmables que s'ils le font gratuitement, c'est-à-dire, s'ils vendent aux mêmes prix à ceux qui paient qu'à ceux qui paieront peut-être; car, alors, ils commettent une injustice.

Sans le crédit, le monde entier serait encore dans l'état où se trouvait le Canada quand nos ancêtres y abordèrent. Ni canaux, ni routes, ni chemins de fer, ni tramways, ni télégraphes, ni téléphone; aucune de ces entreprises qui facilitent l'échange des idées et des produits, qui procurent le confort et l'agrément; et tous ceux qui vivent de ces services seraient sans travail.

Sans le crédit, il y aurait moins d'universités, moins d'écoles, moins d'asiles, moins d'hôpitaux et même moins de temples; il y aurait donc encore plus d'ignorance, de misères et, par conséquent, de crimes.

Dans ce cas, les gens économes et honnêtes paient, non seulement le prix de leurs achats, mais le surplus que le marchand avisé doit ajouter à ce prix pour couvrir ses frais de comptabilité et d'encaissement et ses risques de pertes; ils paient pour ceux qui ne paient pas.

Pour bien apercevoir les mérites du crédit, il suffit de se figurer ce qui serait le monde si le crédit n'avait pas existé.

— *Le Crédit Canadien.*

Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front;
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ayant devant leurs yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.

LES SALAIRES AUX ETATS-UNIS

(Service de la *Rente*, fait par Versailles-Vidricaire-Boulais, Limitée)

Dans le monde des affaires, on commence à redouter un crac prochain qui, en effet, semble inévitable. On sait quel *boom* industriel existe aux Etats-Unis. Depuis quelque temps ce *boom* n'a d'analogue que celui de 1920. Les salariés en ont retiré le principal bénéfice. Jamais leur situation n'avait été aussi favorable.

Les unions les mieux organisées ont réussi à maintenir, et même à améliorer les salaires de 1920. Les mineurs gagnent 75 pour cent de plus qu'avant la guerre; dans les grandes villes, les travailleurs du bâtiment obtiennent $1.25 l'heure en moyenne, et, compte tenu des primes et des heures supplémentaires, certains gagnent jusqu'à $12 par jour. Le grand trust métallurgique "Steel Corporation", dont les employés et ouvriers avaient déjà bénéficié, en septembre dernier, d'une augmentation de salaires de 20 pour cent, vient de relever les salaires des manoeuvres jusqu'à 40 et 41 sous à l'heure, soit environ 6 francs-papier.

On compte que la hausse moyenne des salaires aux Etats-Unis atteignait en février dernier, 106 pour cent par rapport à 1913, tandis que la hausse du coût de l'existence ne dépassait pas 70 pour cent. Partout, les salaires ont été relevés de 25 à 30 pour cent au cours de la dernière année.

Cette situation tient à l'état du marché de la main-d'oeuvre, qui est extrêmement étroit. Les patrons sont à la merci d'une main d'oeuvre trop peu nombreuse, se disputent les travailleurs disponibles, qui deviennent de plus en plus rares à mesure que le beau temps amène la reprise des travaux en plein air.

Il n'y a plus de chômage dans les principales industries. On sait que la loi sur l'immigration actuelle a réduit dans la proportion de dix à un l'appoint de travailleurs étrangers qui pénètrent, chaque année, aux Etats-Unis. De leur côté, les corps de métiers organisés pratiquent un étroit protectionnisme corporatif, contrôlent minutieusement l'apprentissage et limitent jalousement, par leurs règlements syndicaux, les disponibilités de personnel. Là sont, avec le renouveau de prospérité de l'industrie, les causes de cette montée des salaires. Le volume des affaires grossit, les ressources de crédit sont abondantes, les producteurs payent ce que veulent les salariés entraînés dans une véritable griserie des hauts salaires.

Reste à savoir si le consommateur acceptera qu'on fasse passer sur son dos les relèvements de salaires, si le commerce de détail se développera dans la même mesure que les fabrications et le commerce de gros. Dernier juge en la matière, l'acheteur pourrait bien mettre brutalement le holà à cette hausse sans exemple, en faisant grève comme en 1920. Bien des critiques mettent en garde travailleurs, producteurs et banquiers contre l'inflation des prix et du crédit, qui prend des proportions inquiétantes.

Mais la consommation domestique ne sera pas le seul régulateur des prix. A l'heure actuelle, en effet, tous les bénéfices que se partagent producteurs et consommateurs proviennent d'une même source, qui est le marché extérieur. Or si les salaires ne baissent pas, il se produira, de deux choses l'une: ou bien l'étranger continuera d'acheter, mais jusqu'à concurrence seulement de ses ressources en argent, qui s'épuisent rapidement; ou bien il se remettra lui-même à produire, et alors les Etats-Unis se trouveront, comme en 1920, avec d'énormes stocks de marchandises qu'ils devront écouler à perte.

Pour tout économiste sérieux, il ne fait pas de doute que la cupidité de nos voisins les conduit rapidement à un cataclysme économique comme ils n'en ont encore jamais éprouvés.

Dans une situation comme celle-là, les exigences excessives d'une population ouvrière, qui va actuellement à l'usine en auto et en bas de soie, constitueront un excellent facteur d'anarchie. A tout prendre, l'habitant de la province de Québec qui émigre aux Etats-Unis sans nécessité fait probablement une belle sottise.

Voilà le vrai remède

Un homme de Québec est guéri par les Pilules de Dodd — M. Placide Fortin ne peut louanger assez les Pilules de Dodd pour les reins.

Laurierville, Qué., 18 juin (Spécial) — "J'ai souffert pendant longtemps de rognons débiles. J'ai fait usage de tous les remèdes sans éprouver aucun soulagement. Voyant que la maladie augmentait, je fus tenté d'essayer les Pilules de Dodd, et après la première boite, je m'aperçus que j'avais là le remède qu'il me fallait. Je suis employé dans un moulin à farine et l'ouvrage que je fais est très dur et fatigant pour les reins. Maintenant que je prends votre remède, je me sens nullement fatigué après ma journée faite. Je n'ai pas assez d'éloge pour vos pilules."

Ce témoignage est de M. Placide Fortin, résident bien connu et très respecté d'ici.

Ce sont de tels témoignages qui ont fait des pilules de Dodd un remède fe famille dans tout le Canada.

Aucun remède ordinaire pourrait produire de pareils résultats, parce que les pilules de Dodd seules renferment le tonique spécial et les éléments fortifiants voulus pour les rognons affaiblis et inertes.

En vente partout à 50 sous la boite, ou 6 boites pour $2.50.

LE CONCOURS "BUNGALOW" DU "BADGE"

Comme vous pouvez le voir par l'annonce insérée dans nos colonnes, la compagnie de publication de ce journal inaugure un concours d'abonnements dans lequel elle donnera, en prix, une résidence Bungalow Aladdin, de style "Tacoma", évalué à $5,000.00, ainsi qu'un piano Heintzman d'une valeur de $610.00.

Ce charmant Bungalow sera construit au choix du gagnant et gratuitement, soit à Winnipeg ou en toute autre localité (dans un rayon de 10 milles de n'importe quelle gare) dans l'Ontario, l'Ouest, le Manitoba, la Saskatchewan ou l'Alberta. C'est un des modèles les plus populaires de Bungalow "Aladdin" et comprend tout ce qu'il faut pour en faire une demeure complète, bâtie dans le genre "Aladdin" bien connu, assurant le maximum de chaleur et la plus stricte économie de chauffage, même dans la plus basse température. Les plans et spécifications peuvent être examinés aux bureaux de la Canadian Aladdin Company, Limited, 218, ave du Portage, Winnipeg.

Une veranda spacieuse de 14 pieds sur 8, avec balustrade à créneaux, ajoute le fini désirable à l'accommodation fournie dans ce "home" de prix qui a été choisi pour la perfection de son arrangement.

La grande salle à dîner, bien éclairée et unie au parloir par une arche cintrée, fournit l'espace voulu au déploiement convenable de vos meubles et une vue dégagée sur le devant. La porte entre la salle à dîner et la cuisine est double et à balançoire.

Une disposition appréciable est que les deux chambres à coucher, avec chacune une garde-robes, et la chambre de bain ouvrent sur un corridor intérieur les séparant du parloir. L'idée qui a présidé à cet arrangement est en harmonie avec la valeur artistique du plan. C'est la sorte d'habitation que le voisinage désigne ordinairement comme suit: "Ce bijou de Bungalow de M..." Il sera bâti complet et sur un sous-sol en béton, appareil de chauffage de première classe, fini au dedans et au dehors, planchers de bois franc poli; complet jusqu'aux plus petits détails, tels que boite pour les fleurs et crochets.

Ce Bungalow sera construit par la Canadian Aladdin Company, Limited, sous la direction de leurs experts.

SAINT JEAN-BAPTISTE

(Suite de la première page)

semble, en effet, que nous ayons là une de ces coutumes naïves que l'Eglise a conservées, baptisées, anoblies et tournées à la gloire de Dieu.

L'humanité primitive a toujours voué un culte à la lumière. Aujourd'hui encore bien des peuplades adorent le soleil comme la source de la vie. L'on faisait jadis du solstice d'été un temps de réjouissance et d'hommage à la clarté alors dans toute sa splendeur. Ce serait cette coutume assez grossière, filtrée dans les civilisations des Perses, des Grecs, des Romains, et passée chez les Gaulois, que le christianisme aurait épurée, rehaussée, tournée en fête de la naissance de saint Jean-Baptiste. On fait de ce feu le symbole du Précurseur: *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* "Il n'était pas la lumière, mais il venait rendre témoignage à la lumière."

Les bûchers de la Saint-Jean-Baptiste défrayèrent les joies populaires du moyen-âge, au point qu'en France les illuminations devinrent un signe de réjouissance, et qu'à l'annonce d'une bonne nouvelle on s'écriait à la ronde: "Faisons les feux!" comme d'autres paradent, pavoisent ou crient.

En Nouvelle-France, c'est toute une belle cérémonie religieuse qui a lieu le 23 juin au soir. *Les Relations des Jésuites* nous montrent nos pères, à partir de 1636, observant un rite qui souffre peu de variantes. Voici pour 1646: "Le 23 se fit le feu de la Saint-Jean sur les 8 h. 30 du soir. M. le gouverneur (Montmagny) envoya M. Tronquet pour sçavoir si nous irions; nous allasmes le trouver, le P. Vimont et moi (P. Le Jeune) dans le fort, nous allasmes ensemble au feu. M. le gouverneur l'y mit et lors qu'il le mettait je chantai le *Ut queant laxis* et l'oraison... On tira 5 coups de canon et on fit 2 ou 3 fois la décharge de mousquets: nous en retournasmes entre 9 et 10." Parfois l'on chante le *Benedictus*, le *Domine, salvum fac regem* ou le *Te Deum.* Chez les Iroquois du Sault-Saint-Louis (Caughnawaga), la strophe latine chantée par les blancs alterne avec la strophe iroquoise. Sous le régime anglais, l'on continue d'une manière ou d'une autre à fêter la Saint-Jean dans les paroisses et les *côtes*. Les *Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de Gaspé décrivent les fêtes d'il y a cent ou cent-trente ans, et le docteur LaRue les feux de joie de l'Ile d'Orléans, vers 1810. Après avoir chanté un salut, le curé, en étole, bénissait le bûcher puis y mettait le feu en frappant le briquet avec un caillou. Des miliciens tiraient du fusil, et la foule criait. M. B. Sulte rapporte avoir vu, en 1850, bien des feux entre Québec et les Trois-Rivières: "Ces feux, sur le bord du fleuve, se regardaient les uns les autres. Tout le pays était en fête. Au collège de Nicolet, grand congé, pique-nique, promenade sur l'eau. Partout la première baignade de la saison, dans le fleuve, en bandes, aux éclats des chansons et de la gaieté générale."

La Saint-Jean n'était alors, on le voit, qu'un amusement populaire, une coutume poétique sans but de patriotisme militant. Cette date n'en était pas moins tout indiquée pour le jour où l'on voudrait instituer une fête nationale. Duvernay sut le comprendre, ce fut le succès de sa célébration rajeunie et de la Société qu'il fonda en 1834.

On en est alors à des jours de patriotisme conscient, raisonné, résolu. La résistance passive ne suffit plus: la revanche de nos défricheurs et de nos mères doit se couronner de l'effort des chefs; la conquête du sol et du nombre doit amener celle de la liberté. L'agitation est grande: les patriotes exigent des réformes, des libertés parlementaires que les bureaucrates anglais s'obstinent à ne pas céder. Les deux camps se défient, l'on piétine sur place dans l'inquiétude et les ténèbres. Papineau vient de formuler ses *92 résolutions*. Il s'agit de savoir si le Canada est susceptible de devenir une puissance ou s'il ne sera qu'une dépendance de l'Angleterre, un pays de Cocagne des fonctionnaires?

Nos chefs sentent le besoin de s'appuyer les uns sur les autres, puis sur la masse des électeurs; ils cherchent toutes les occasions de réveiller le peuple, de lui crier ce qu'il ne lit pas, de lui faire comprendre un peu la grande politique. Les journalistes trop francs ont plusieurs fois goûté du menu des prisons; ils veulent désormais se payer des banquets à discours, comme ceux de France qui font trembler la monarchie de Louis-Philippe. Duvernay s'en charge.

Ludger Duvernay offre une figure d'organisateur remarquable, à proposer aux jeunes d'aujourd'hui. Né à Verchères en 1799, à quatorze ans il est typographe au *Spectateur* de Montréal, et il en profite pour se créer des relations. De 1815 à 1825 il est aux Trois-Rivières, imprimeur et préposé à la voirie de la ville, qu'il relève et réforme avec dextérité. En 1826, de retour à Montréal, il dirige *La Minerve*, puis bientôt le *Spectator* afin de parler à tout le monde. Il fait écrire des choses raides pour les puissants, il en assume la responsabilité, goûte au cachot, en sort grandi, crâne et populaire. Son nom vaut un drapeau, et il s'offre à expier toutes les audaces de plume. Quand on cesse de l'emprisonner, il fonde la Saint-Jean-Baptiste. Arrêté encore en 1836 il sort de prison triomphant, jamais timide, et se voit élu député de Lachesnaie, à la veille des troubles. Compromis, c'est clair, dans le soulèvement des Patriotes, il s'exile aux Etats-Unis, d'où il revient en 1842 publier encore *La Minerve* et fêter la Saint-Jean-Baptiste. Il meurt en 1852, toujours aimé, assez vieux pour jouir des réformes politiques si ardemment réclamées.

Le 24 juin 1834, donc, dans le jardin de l'avocat McDonnell, soixante convives réunis par Duvernay banquettent en l'honneur de saint Jean-Baptiste et en faveur des libertés constitutionnelles, sous la présidence du maire Jacques Viger, au milieu des flambeaux, des fleurs, de la musique et surtout des discours. Treize orateurs célèbrent en français et en anglais, non la bonne entente — tous présentent un front uni à l'adversaire commun — mais Papineau, les réformistes et saint Jean-Baptiste, ce glorieux patron "qui, il y a dix-huit siècles, est venu préparer la voie de la réforme morale". L'on porte vingt-cinq santés, pas une de moins: au Peuple, à la Chambre, à Papineau, Bourdages, Bédard, à tous les apôtres et martyrs de la liberté, au clergé, au *Canadien*, à Duvernay, président de la société *Aide-toi*, et à toute la jeunesse. Un étudiant en droit, Georges-Etienne Cartier, chante *O Canada, mon pays, mes amours*, et l'on décide que la fête se répètera chaque année.

Dès 1835, la Saint-Jean-Baptiste se célèbre aussi à Saint-Athanase, à Saint-Eustache, au village Debartzch, à Saint-Denis et à Terrebonne; en 1836, à Saint-Benoît, Saint-Ours, Boucherville, Saint-Jacques-de-l'Achigan... Partout l'on arbore la *feuille d'érable*, qui symbolise notre race depuis 1800, et le *castor* que suggérait déjà M. de Frontenac en 1673. Les Canadiens sont fiers de leur initiative; Etienne Parent change la vignette du *Canadien*, un laboureur auprès de sa charrue, pour la feuille d'érable et le castor.

Après les troubles de 1837 et la dispersion des chefs, la Saint-Jean-Baptiste, née à Montréal, ressuscite à Québec, en 1842, sur l'invitation de Narcisse Aubin dans le *Fantasque*, et sous la présidence du docteur Bardy. On se rend à la messe en défilé, musique en tête, avec six drapeaux de milice de 1775 et de 1812 et un Saint-Jean-Baptiste sur drapeau vert, blanc et rouge, faute de couleurs nationales. Chacun porte à la boutonnière les mêmes couleurs surmontées d'une feuille d'érable et d'un castor. Montréal se reprit à fêter en 1843, et bientôt la bonne coutume s'établit partout, à Saint-Hyacinthe, à Ottawa, dans le comté d'Essex, en Acadie et aux Etats-Unis, où elle a contribué fortement à garder chez nos gens la religion, la langue et le caractère national. Le cérémonial de la fête se ressemblait partout: messe, sermon et pain bénit, cavalcade et chars allégoriques, drapeaux, discours, musique, banquets, pique-niques, feux de joie, promenades sur l'eau, jeux sur la pelouse, etc.

La société

N'eût-elle produit que ces célébrations, chez nous et surtout chez nos frères dispersés, la Société Saint-Jean-Baptiste de Duvernay eût fait énormément pour la survivance de notre nationalité. Il lui avait donné pour devise: *Nos institutions, notre langue et nos lois*, et pour but d'unir les Canadiens, de leur fournir l'occasion de s'entr'aider.

Pendant cinquante ans la fête fut presque toute la raison d'être de la Société, surtout dans les milieux anglais. Cette récapitulation vivante et annuelle de l'histoire de la patrie, cette commotion patriotique qui secoue les endormis et les endormeurs, ce souffle d'un jour qui ranime le feu sacré, la petite flamme d'idéal et de vie française que l'utilitarisme n'a pas encore réussi à éteindre, ces processions magnifiques et ces discours sans fin comportaient pour nos compatriotes de 1870 à 1890 une vertu qui les retenait au pays, ou qui leur inspirait, aux Etats-Unis, les sacrifices de bâtir des églises françaises et des écoles où leurs enfants apprennent encore la langue des aïeux. Nous ne sommes peut-être pas assez démonstratifs, pas assez bruyants aujourd'hui; nous jouons au peuple vieux, nous oublions une vérité de psychologie que Duvernay comprenait quand il voulut une fête bien vivante, un patron, un emblême, un drapeau, un chant national. Nous devrions savoir que le peuple, comme l'enfant, s'instruit surtout par les yeux, que l'illustré vaut mieux que l'imprimé, l'affiche que le livre qu'on ne lit pas toujours, et le tableau vivant, la prade héroïque, qu'une bibliothèque d'histoire. Nous trouvons bien écrasante la rhétorique interminable du sonore Chauveau, dans ces chaudes journées de juin, et la mode est vant, la parade héroïque qu'une demi-heure suivi d'une conclusion pratique, visant un objectif bien déterminé. Mais voyons les choses avec des yeux de 1880: nos pères étaient moins critiques et moins pressés que nous; ils lisaient moins, leur patriotisme était plus senti que raisonné, et puis les arguments trop pratiques n'auraient pas valu deux sous pour ces pauvres, qui travaillaient ici à quatre *chelins* par jour et qu'éboluissait la richesse américaine. Ils aimaient l'éloquence à panache, les envolées, les rappels de l'histoire et des luttes anciennes. Ils retournaient de la fête enthousiasmés, fiers de leur sang et plus résolus que la veille à ne pas démissionner devant la persécution ou la richesse. D'eux aussi l'on peut dire qu'il est certains frissons éprouvés en commun qui équivalent à des victoires.

L'Histoire grecque rapporte un de ces exploits du "moral qui gagne les batailles". L'oracle de Delphes avait prescrit aux Spartiates, toujours battus par les Messéniens, de demander un général aux Athéniens, s'ils voulaient vaincre. Or Athènes, peu soucieuse de grandir sa rivale, lui envoya, pas même un orateur, un mauvais poète boiteux, Tyrtée, tout le contraire de ce qu'on attendait. Mais voilà bien que Tyrtée, au lieu de s'empêtrer dans la stratégie qu'il ignore, compose des chants guerriers qui surexcitent le courage des Spartiates, puis il les lance au combat, qui est tout de suite la victoire. N'y a-t-il pas de cela dans les harangues à cymbales de Chauveau, de Loranger, de Thibault, de Routhier, de Chapleau qui nous semblent maintenant du bien plus léger que l'air, mais qui ont probablement retenu ou ramené au pays beaucoup de familles, et qui ont sûrement déterminé nos exilés à ne pas changer le nom, la langue ni la foi de leurs enfants.

En 1874, 1884 et 1909, la Société de Montréal, et en 1880 celle de Québec, donnent des fêtes grandioses, suivies de conventions nationales dans le but de réunir et d'organiser les forces de la race. Des délégations ou des télégrammes partis de tous les coins de l'Amérique viennent jurer la fidélité des mille groupes de la dispersion. On admire les processions immenses, les chars allégoriques et historiques montrant Saint Jean-Baptiste, Religion et Patrie, l'Agriculture, l'Industrie, Jacques Cartier, Champlain, Lévis, Madeleine de Verchères, Salaberry, la Mort de Montcalm, etc., les chars de métiers, la forge, l'imprimerie, la cabane à sucre, les menuisiers, les ferblantiers, les tailleurs de pierre; puis les délégués des Sociétés Saint-Jean-Baptiste; il y en a de partout: de Cohoes, de Détroit, de Bay-City, de Rochester, du Dakota, du Vermont, de l'Illinois, du Montana, et bien des acclamations jaillissent en 1880 et bien des prophéties, qui manqueraient d'objet en 1923. Et les fanfares jouent, et les banderolles claquent dans le feuillage, et les couleurs vives et les dorures brillent au soleil, rien ne manque de ce qu'il faut pour donner le frisson patriotique aux enfants et pour exciter la fierté populaire. Même les Anglo-protestants admirent ces déploiements: en 1909, la *Gazette* se plaît à reconnaitre que les Canadiens français sont passés maitres dans l'art des démonstrations patriotiques, et le *Herald* est si bien enlevé qu'il exprime le regret qu'on n'ait pas fixé au 24 juin la fête de la Confédération.

La convention nationale fait suite: en 1874, dans la salle académique du Gesù, l'on étudie les moyens d'arrêter l'émigration aux Etats-Unis et de rapatrier. Si quelques naïfs s'extasient sur l'avenir des nôtres au Kansas, au Colorado, en Orégon, plus loin encore, et prédisent des conquêtes fantastiques, les clairvoyants, à la suite du sage Ferdinand Gagnon, journaliste de Worcester, ne rêvent que de groupement au Canada, et supplient le gouvernement d'aider la colonisation: "Dispersés aux quatre coins de l'Amérique, nous serons de plus en plus impuissants. Il nous faut grouper nos forces, il faut le retour au pays de la majorité de ceux qui l'ont laissé. A cette grande oeuvre les Canadiens des Etats-Unis s'associent de tout coeur, ils seront toujours prêts à revenir à la patrie quand celle-ci sera prête à les recevoir... Travaillez tous ensemble à la prospérité de votre province, et vous parviendrez à y créer l'abondance et l'industrie. Vos frères s'empresseront alors de revenir vers la patrie, apportant avec eux leur expérience dans les arts et l'industrie." Mais on était alors tellement embourbé dans la politique des partis (un projet de sympathies à Riel faillit dégénérer en tumulte), qu'il n'y eut pas moyen de préciser grand'chose. Le Père Lacombe invita du moins nos émigrants à prendre leur part des belles plaines de l'Ouest, pour conserver notre influence: "Sachez qu'il y arrive en moyenne par mois quarante familles d'Ontario." C'était en 1874.

A la convention de 1880, à Québec, le programme est vaste, encyclopédique: on veut étudier nos intérêts *religieux, politiques* et *sociaux, intellectuels* et *matériels*, de quoi occuper cinq congrès. En réalité, l'on parle d'éducation, on projette l'union des groupes français, et compris les Acadiens, oubliés jusque-là; l'on demande toujours plus d'aide pour la colonisation et l'agriculture, en vue du rapatriement: "Que nos gouvernements soient priés de dépenser partie des sommes votées pour l'immigration en faveur des Canadiens des Etats-Unis, au lieu de faire venir de loin, au prix de grands sacrifices, des étrangers qui ont moins d'aptitudes que nos compatriotes." Ce voeu date de quarante-trois ans.

Aux noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste, en 1884, on réédite l'immense programme de Québec; dans un congrès de cinq séances de quatre, cinq ou six discours chacune. Entre les copieux raccourcis d'histoire qui ressassent héroïquement les cendres des grands morts, parmi les prédictions très applaudies qui entrevoient pour 1920 douze à quinze millions de Canadiens français, quelques bons esprits calculateurs mais moins applaudis demandent aux puissants de préparer des terres où puissent s'établir ces généreux millions. Le curé Labelle soutient "qu'avant d'aller chercher des colons ailleurs, il faut d'abord empêcher les nôtres de s'expatrier. C'est une vérité de sens commun: cherche-t-on à mettre de l'eau dans une chaudière à fond percé? Or, notre pays est percé... Il y a trente ans que l'on aurait dû organiser une souscription nationale perpétuelle pour remplacer nos pruches et nos épinettes par de braves Canadiens."... Et le député Coursol prétend que "si l'on déployait pour recruter, puis aider les colons, la centième partie du zèle qu'on a mis à organiser ces fêtes, la colonisation ferait merveille..." Hélas! comme il arrive souvent, les gens pratiques n'étaient pas puissants, et les puissants n'étaient pas pratiques. L'émigration continua.

La convention du 75e anniversaire, en 1909, délimita bien le sujet d'étude: l'on rêvait de rallier nos centaines de sociétés et une Fédération nationale et catholique qui jouât chez nous le rôle du Volksverein allemand, et qui pût défendre et promouvoir les oeuvres sociales et religieuses. Dans des séances à part, les Canadiennes développaient un admirable féminisme en faveur des oeuvres de charité, des oeuvres d'éducation et des oeuvres d'écono-

(A suivre à la huitième page)

SAINT JEAN-BAPTISTE

(Suite de la septième page)

mie sociale. Mais nous touchons à l'histoire contemporaine.

Malgré toutes leurs faiblesses, dont la moitié provenaient des divisions politiques, les conventions de la Saint-Jean-Baptiste ont été de bons foyers de vie, et leur action peut être encore meilleure aujourd'hui qu'on est plus précis et qu'un secrétariat très actif pourrait mener à bien les voeux de l'assemblée dissoute. ... lieux mixtes, ces conventions patriotiques sont une nécessité, les Franco-Américains l'ont vite compris. Il est remarquable de voir que c'est à New-York, en 1865, qu'eut lieu la première de ces revues de troupes, et que régulièrement encore on se réunit ici ou là pour organiser la résistance et maintenir un peu de français chez les jeunes. L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique s'est formée en une assurance-vie, qui est une force économique et qui, bien dirigée, peut faire beaucoup pour sauvegarder le caractère traditionnel chez ses membres.

A Montréal aussi, la Saint-Jean-Baptiste s'occupe de grouper les capitaux comme les hommes. Dans son vaste Monument National inauguré en 1893, elle abrite ses filiales, la Caisse Nationale d'Economie, qui compte plus de cent mille membres, et la Société Nationale de Fiducie, qui prend sa bonne part de ce qui allait naguère à différents trusts. Sur d'autres champs d'action, elle s'occupe de la francisation des services publics, elle publie la *Revue nationale* et une revue enfantine, *L'Oiseau Bleu*; elle donne des cours du soir et des conférences, elle institue des concours de collégiens sur l'Histoire du Canada, et de littérateurs sur divers sujets canadiens, et elle annonce pour 1924 un congrès d'action nationale qui se terminera par la bénédiction sur le Mont-Royal d'une immense croix destinée à perpétuer celle que M. de Maisonneuve y dressait en 1643. C'est ainsi qu'elle entend vivre sa devise: *Rendre le peuple meilleur.*

Ces développements sages de l'oeuvre de Duvernay permettent les plus grands espoirs. Le puissant organisme social qu'est maintenant la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal doit rayonner, doit accomplir, sinon l'unité, du moins l'union des sociétés locales autour d'une société centrale. L'association est la monarchie du XXe siècle: les victoires sont le fruit de la cohérence des efforts par l'unité de commandement. Nous possédons une foule de bons soldats, des corps d'armées solides, quelques chefs, mais pas d'armée, faute d'un état-major général qui combine les mouvements d'ensemble. A défaut d'un pouvoir central, qu'était jadis le roi, à défaut d'un impossible parlement unique pour nous seuls et pour nous tous de partout, nous devrions avoir une assemblée nationale à côté, audessus de la politique, les états-généraux de la Saint-Jean-Baptiste. Que les sociétaires, plus nombreux et bien recrutés, portent un insigne qui les distingue, qu'ils se reconnaissent partout et s'entr'aident, comme des Chevaliers de Colomb à ciel ouvert. Il devrait se trouver une section de la Saint-Jean-Baptiste dans toutes nos paroisses, surtout dans les centres mixtes: advienne un péril, une souffrance, un coulage de forces sur un point donné, le frémissement se communique partout, grâce à ce système nerveux qui court dans toute la race. Les Sociétés créeront *la* Société, elles donneront un peu et recevront beaucoup; elles ne seront plus des anneaux épars, mais une chaîne solide et vivante rivée au bureau-chef.

Puisque depuis cent-soixante ans nous sommes ici condamnés à la défensive, sur des îlots distants rongés du flot des étrangers, nous devons nous donner le plus possible de moyens et de résolution de tenir. Outre l'éducation régulière du patriotisme dans la famille et à l'école, à la Dollard et à différents anniversaires, la fête nationale arrive bien pour apprendre à nos gens ce que l'Eglise et la Patrie réclament d'eux, pour leur dire la gloire des morts et le devoir des vivants. Alors que nos envahissants voisins se chauffent à blanc le 1er, le 4 et le 12 juillet, nous serions inexcusables de rester froids le 24 juin. Nos églises et nos écoles des centres anglais surtout devraient posséder une statue ou un tableau de Saint Jean-Baptiste. Les distributions de prix devraient se muer en célébration nationale dans chacun de nos *rangs*: les drapeaux, déclamations et chants patriotiques laisseraient dans les familles un souvenir fécond. Il y a quelque chose de pire que de n'être patriote que le 24 juin, c'est de ne l'être pas même ce jour-là. Beaucoup de nos émigrés se sont perdus parce qu'on ne leur avait pas donné de raisons de rester français. Mgr Langevin répétait souvent: "Avant mon arrivée à Saint-Boniface, j'ignorais ce que c'est que le patriotisme." Ne laissons pas dormir en friche le patriotisme de nos gens, enseignons-leur à garder un poste, à ne pas être une troupe de myopes et d'errants, inutiles aux desseins de Dieu. Saint Jean-Baptiste nous soit en aide!

Alexandre DUGRE, S. J.

EN PROVINCE

Nous prions nos correspondants de la campagne de nous faire parvenir leur correspondance au plus tard le samedi matin. Nous ne pouvons pas assurer l'insertion de celle qui nous arrive le lundi matin dans le numéro du mardi.

NOTES GENERALES

Une correspondance signée: "Un ou une abonnée" ne peut pas être insérée.

* * *

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Inutile d'en faire la demande.

* * *

Une correspondance de cent mots est déjà longue. Impossible de publier des listes de concours ou d'examens dans les écoles. Impossible aussi d'insérer des correspondances comme celles que nous avons reçues de Fannystelle, de Saint-François-Xavier et d'ailleurs. Elles sont trop longues. Nous essaierons de les résumer quand nous en aurons le temps.

* * *

Les "Limericks" sont finis pour la saison. Nous publierons la semaine prochaine ceux du dernier concours qui ont été primés et ont gagné des prix.

SAINT-LAURENT

Du 5 au 12 juin, 17 Frères Oblats ont fait leur retraite annuelle, sous la direction du R. P. Louis Péalapra, O. M. I., supérieur du Juniorat.

ST-JEAN-BAPTISTE

Célébration de la fête nationale le 24 juin. Dîner champêtre et discours patriotiques.

* * *

Le service anniversaire de M. l'abbé David Fillion, ancien curé, aura lieu jeudi le 28 juin à 10 heures. Invitation cordiale à tous les confrères et aux paroissiens.

SAINT-EUSTACHE

Samedi, le 23 juin, grand pique-nique. Amusements variés: courses et balle au camp. Les clubs des paroisses sont spécialement invités.



N.-D. DE LOURDES

Jeudi, 10 mai, jour de l'Ascension, les membres de notre cercle paroissial se sont réunis en assemblée pour recevoir communication de quelques décisions prises par le comité à l'occasion de la saison qui s'ouvre. Voilà en effet la période des travaux; les jeunes s'occupent tout le jour avec activité à préparer et à ensemencer leurs terres; viendront la récolte des foins et les moissons: beaucoup ne reparaîtront plus jusqu'à l'hiver dans ces salles où ils ont passé des moments si agréables, où ils ont goûté des joies si honnêtes. Il était bon de savoir ce que deviendrait le cercle durant les mois d'été, et on est venu pour l'apprendre. La principale décision a été que les portes en seraient ouvertes en tout temps afin que les quelques jeunes gens moins pris par les travaux de la campagne pussent en profiter et trouver des distractions même en ces mois où elles sont moins nécessaires. Cette assemblée permettrait aussi aux membres de se revoir plus au complet avant la saison où on oublie le jeu pour être tout au travail. Et c'était encore là un heureux effet.

A cette occasion, plusieurs apprendront avec plaisir ce qui s'est fait cet hiver dans le cercle de Notre-Dame de Lourdes. Oh! ses commencements sont bien modestes. Mais songez donc que c'est un enfant d'un an, puisque c'est le 17 janvier 1922 qu'il apparaissait sur la scène de ce monde! Vous ne voudriez pas trop exiger de lui à cet âge! Eh bien! il a continué d'accorder, à ses membres, comme nous le disions, des récréations bien morales: c'est un point important de sa mission et il l'a rempli. Il a perfectionné son organisation financière, c'est-à-dire qu'il a mis au point un organe nécessaire à sa vie; et il doit être félicité d'avoir su, par ses propres moyens, couvrir en un an les frais considérables que son installation avait nécessités.

Il a offert à la paroisse une magnifique soirée dramatique et comique que tous ont hautement appréciée: et il se propose bien de faire des progrès dans cette voie, ne voulant pas jouir en égoïste des ressources intellectuelles et artistiques dont il dispose. Mais surtout il a commencé par des voies directes à développer dans ses membres les sentiments généreux et les idées utiles: je veux parler des conférences qui sont un des grands moyens de préparer une élite.

Sans doute rien n'est parfait encore mais pour un essai, n'est-ce pas déjà bien d'avoir su donner quatre conférences instructives et intéressantes? Les sujets étudiés sont les suivants et font partie d'un programme qui se précisera et s'élargira l'an prochain: histoire et apologétique, les catacombes romaines; question religieuse au Canada: la lutte pour les droits du français; sujets scientifiques: l'électricité; histoire et description de la Suisse.

Nous devons louer les efforts des conférenciers et les féliciter de leur succès. Contentons-nous de les nommer: R. P. Champagne, MM. Henri Bruyère, Louis Bazin, Joseph Kolly. Nous devons aussi applaudir à la bonne volonté de ceux qui déjà se sont fait inscrire pour l'an prochain.

Avant de clore ces quelques notes, disons que la conférence sur les droits du français a été suivie immédiatement de bonnes résolutions et que le bon combat qui nous conservera notre religion au milieu des protestants est déjà engagé et comptera des victoires.

Voilà l'oeuvre du Cercle Jeanne d'Arc pendant cet hiver. Oeuvre ébauchée seulement; mais qui pourrait nier qu'il se soit déjà fait quelque chose d'utile? Tout commence, n'est-il pas vrai? Et les 35 membres du cercle sauront en gagner d'autres par leur exemple et agrandir leur action.

C'est ma faiblesse qui fait toute ma force.

Bse Thérèse.



JEAN DE LA BRETE — Numéro 13

L'AILE BLESSEE

Feuilleton — LA LIBERTE

La plupart des personnes qui l'écoutaient ne se doutaient nullement que ces paroles servaient de stylet pour blesser Mlle Gerbert, mais Paula comprit l'intention, Odile également et, craignant un conflit, rouge d'émotion, elle regarda son amie d'un air suppliant; peine inutile! Paula était comme un brave qui vient d'entendre sonner l'appel au combat, elle sourit à Odile et se jeta résolument dans la mêlée.

— Vous oubliez les guerres de l'Empire, mademoiselle, dit-elle d'un ton tranquille. Elles ont été faites par des hommes de toutes castes, et, des plus humbles classes, sont sortis de grands généraux. Ils se sont battus comme jamais on ne s'était mieux battu.

— Vous parlez, mademoiselle, d'une époque particulière, moi je remonte à plus loin, dit sèchement Isabelle. Et pour être bon juge dans une semblable question, il faut y être intéressé depuis longtemps.

Paula, debout près d'Odile, posa légèrement la main sur l'épaule de son amie afin de retenir le mouvement qui portait Mlle de Sainte-Luce à répondre.

— Tous les Français sont intéressés depuis toujours dans la question, mademoiselle. Aux chefs il fallait des soldats, et ces soldats sortaient de nos chaumières. Dans ma famille, famille de cultivateurs et de simples marins, nous avons d'humbles ancêtres morts pour le pays, et ce n'est pas parce qu'ils sont restés inconnus que leur mérite est moins grand... au contraire, je crois!

Odile, enthousiasmée par la réponse de son amie, dit vivement:

— Vous avez raison, chère Paula! ce n'est pas l'éclat, donné à l'action par la naissance, qui la rend plus belle ou meilleure.

— A ces humbles, il fallait l'exemple, reprit Isabelle.

— Exemple si vite suivi que la race était bien la même! répliqua Mlle Gerbert.

Les hommes écoutaient fort amusés, mais ils admiraient évidemment Paula, et Mlle de Cantecor, regrettant de s'être laissé emporter par son caractère, reprit aimablement:

— Je crois, mademoiselle, que vous avez un peu modifié la question. Quoi qu'il en soit, qui dit chef dit intelligence directrice, dans quelque fonction publique que ce soit, et c'est la direction qui fait la gloire d'un pays, l'histoire entière le prouve.

— Oh! je suis bien de cet avis! dit gaiement Paula; mais quels gens étiques que ces chefs, s'il n'y avait pas eu des moulins et des meuniers pour leur fournir du pain.

La boutade fit sourire, et le général, à qui l'attitude de Paula plaisait extrêmement, lui dit:

— D'un mot, mademoiselle, vous résumez la situation comme elle doit l'être. Les classes, en France ou ailleurs, au lieu de se manger réciproquement, feraient mieux de comprendre qu'elles sont les parties nécessaires d'un tout. La fable romaine des membres et de l'estomac sera éternellement l'expression du sens commun.

— Et je n'ai jamais dit le contraire, dit Mlle de Cantecor au général.

Mais, déjà contrariée, elle ne poussa pas plus loin la discussion, d'autant que Mlle de Sainte-Luce, afin d'amener une heureuse diversion, parla d'un tour de valse puis d'un cotillon qu'elle la pria d'organiser avec Landry.

Isabelle recouvra sa bonne humeur en remarquant que Landry, qui dansait beaucoup avec elle, n'invitait pas Mlle Gerbert.

Il s'y décida vers la fin de la soirée, et Mlle de Cantecor en conclut qu'il remplissait simplement un devoir de politesse.

— Vous défendez bien vos idées, dit-il à Paula.

— Non mes idées, mais ma dignité et celle de ma famille, répondit-elle froidement. J'ai cru comprendre, peut-être à tort, que les affirmations un peu... un peu absolutistes de Mlle de Cantecor s'adressaient à moi.

Pendant la discussion, elle avait remarqué le mécontentement qui passait dans le regard de Landry lors de son allusion à sa famille, expression bien fugitive, mais suffisante pour la froisser.

— Tort ou non, vous étiez libre de soutenir votre opinion, dit-il en la regardant de façon à dissiper aussitôt l'impression fâcheuse de Paula.

Néanmoins, cete soirée accentuait à ses yeux la distance qui la séparait des Sainte-Luce. Les convenances du mariage de Landry avec Mlle de Cantecor lui paraissaient plus évidentes, quoiqu'elle sentît fort bien, depuis deux jours surtout, que le coeur de Landry venait à elle. Sacrifierait-il son penchant à ses idées mondaines? Et comprenait-il que l'orgueil de Paula, lorsqu'elle dédaignait de dissimluer sa modeste origine, avait quelque grandeur? Elle ne pouvait répondre à ces questions qui la tourmentaient.

Ses préoccupations s'effacèrent en observant la joie intime qui metait en beauté Mlle de Sainte-Luce. Paula avait dansé avec M. de Montrey et comprenait qu'il plût à Odile. Bien de sa personne, très courtois, l'air décidé, avec une expression de grande bonté, c'était un sympathique.

— Comme il est bien! dit-elle entre deux danses à son amie.

— Oh! n'est-ce pas?... Et sa mère? elle est charmante! je vais vous présenter; elle m'a dit plusieurs fois que vous étiez jolie à miracle.

Mme de Montrey, vieille femme distinguée et bienveillante, accueillit en souriant Mlle Gerbert.

— Vous aimez la bataille, mademoiselle? dit-elle en la regardant avec une vive sympathie.

— Je ne crois pas, madame, répondit Paula étonnée.

— Mais j'ai écouté votre conversation avec Mlle de Cantecor. Je venais d'arriver. Vous êtes bien la fille de votre mère, que j'ai vue autrefois chez vos voisins les Laloil; j'ai beaucoup entendu parler d'elle et, par conséquent, j'admire son caractère.

Paula la remercia avec émotion de ces bonnes paroles, mais combien elle aurait désiré qu'elles fussent prononcées par Landry!

— Voici un danseur qui vient vous chercher, mademoiselle, j'espère que je vous verrai chez moi avant votre départ de Sainte-Luce?

— J'irai vous voir, madame, répondit la jeune fille qui se sentait très attirée vers Mme de Montrey.

Elle dit plus tard à Odile.

— Vous ne m'aviez pas parlé d'elle? Elle est aussi bien que son fils... et réciproquement. Vous êtes heureuse, Odile?

— Je crois mon mariage implicitement décidé... Landry a encore parlé à papa, qui n'est plus récalcitrant.

— Et madame votre mère?

— Ce sera plus diffiicle, mais papa enlèvera son consentement. Et puis, elle veut mon bonheur.

Mme de Sainte-Luce désirait, en effet, avant tout le bonheur de sa fille, mais, comme beaucoup de mères, à la façon qui l'eût elle-même rendue heureuse.

Cependant, les goûts antimondains d'Odile s'affirmant de plus en plus, elle devait très prochainement renoncer à ses idées ambitieuses pour une fille qui ne comprenait que la tranquillité des champs.

Mlle de Cantecor, par un mot à double sens, avait éveillé chez Mme de Sainte-Luce une crainte que, restée seule avec son mari, elle lui communiqua.

— Ce soir, Mlle Gerbert était plus jolie que jamais. De plus, elle a assez de coquetterie pour se mettre en valeur. Je suis vraiment au regret, à cause de Landry, de l'avoir si longtemps chez moi.

— Pourquoi? Elle n'est pas seule ici, nous avons maintenant maison pleine, et Landry n'a pas pour elle plus d'attentions que pour les autres jeunes filles...

— Cependant je regrette que votre retour ait dérangé mes combinaisons.

(A suivre)

SIR HENRY THORNTON

Sir Henry Thornton, le nouveau président du Chemin de fer National du Canada, est né à Logansport, Indiana, E. U., en novembre 1871. Il fit ses études à Concord, N.-H., et suivit les cours de génie civil à l'Université de Pennsylvanie, où il décrocha son baccalauréat ès sciences. En 1894 il entra comme dessinateur dans le bureau de l'ingénieur en chef du Chemin de fer de Pennsylvanie. Début modeste pour un homme qui, trente ans plus tard, devait diriger les destinées du plus grand chemin de fer du monde.

De sa table à dessin Sir Henry passa dans le bureau de l'assistant ingénieur. Un peu plus tard il était nommé ingénieur, puis surintendant de section.

En 1911 il est nommé surintendant général du chemin de fer de Long Island, que vient d'acheter le chemin de fer de Pennsylvanie. Il contribue pour une bonne part à l'inauguration du terminus du chemin de fer de Pennsylvanie à New York et à l'électrification de [illegible] le réseau du Long Island Railroad.

En 1914 occasion est offerte à Sir Henry de déployer ses talents sur un théâtre plus vaste et plus important. Cette année-là Lord Claud Hamilton, président de la compagnie Great Eastern Railroad d'Angleterre, et un bon juge d'hommes, se mit en quête de quelqu'un capable d'établir sa compagnie sur une base solide. Ne trouvant personne dans son pays pour remplir le poste il tourna les yeux vers l'Amérique et découvrit Sir Henry, alors M. Thornton tout court. Il lui offrit la position.

Elle était peu enviable, offrant surtout de grandes responsabilités et beaucoup de travail, mais Sir Henry ne recula pas. Il se mit à l'oeuvre sur le champ et lorsqu'il abandonna cette position en novembre dernier, sa réputation comme administrateur de chemin de fer était internationale. De plus ses services durant la guerre lui avaient valu d'être décoré de la médaille américaine du Service distingué et fait Commandeur de la Légion d'honneur, Officier de l'Ordre de Léopold de Belgique et Chevalier de l'Ordre de l'Empire Britannique.

Les talents de Sir Henry furent en effet particulièrement en évidence durant le grand conflit. Nommé d'abord membre du comité exécutif des gérants de compagnies ferroviaires anglaises qui, sous la direction du gouvernement, contrôla et dirigea tous les chemins de fer d'Angleterre, il devint, peu après, assistant directeur du transport maritime intérieur avec rang de colonel dans le corps des Ingénieurs Royaux. Ce département avait la direction de la navigation intérieure en France, en Egypte et en Mésopotamie.

Au début de 1917 Sir Henry fut envoyé à Paris avec le titre d'assistant directeur général des opérations ferroviaires. En décembre de la même année il fut nommé sous-directeur général avec le rang de brigadier-général. En 1918 il devint inspecteur général avec rang de major-général. Cette nomination le mit à la tête de tous les transports de l'armée sur le continent et en rapports intimes avec les officiers supérieurs.

En 1919 Sir Henry fut fait Chevalier de l'Ordre de l'Empire Britannique. L'année suivante le gouvernement anglais lui demandait de faire partie de la commission chargée d'enquêter sur les opérations et l'état financier du bureau des eaux métropolitaines qui contrôle le ravitaillement en eau de la ville de Londres. Sir Henry fut aussi deux fois membre du Bureau des salaires national siégeant comme arbitre dans les différends entre les compagnies de chemin de fer et leurs employés.

On pourrait croire qu'après avoir atteint une position aussi honorable en Angleterre Sir Henry se serait fait prier pour venir au Canada accepter de nouvelles et lourdes responsabilités. Ce serait le mal connaître. Le nouveau président du Canadien National est un homme qui ne craint pas les responsabilités. Plus les difficultés sont grandes plus il se passionne à les vaincre.

Lorsque Sir Henry Thornton accepta en 1922 les hautes fonctions de président du Chemin de fer National du Canada il n'était connu que de réputation. L'on savait qu'il était un homme remarquable, capable d'accomplir de grandes choses, ayant déjà de nombreux exploits à son crédit, mais tout cela ne servait qu'à exciter le désir de le mieux connaître. Sir Henry n'a pas désappointé son public. Il lui a prouvé qu'il avait les capacités voulues, surtout qu'il était capable d'infuser à notre réseau national un peu de l'énergie remarquable qui l'anime. Ce réseau de 22,600 milles, le plus grand du monde, qu'on venait de lui confier, il ne l'avait jamais vu. En quatre mois il le parcourut tout entier. Il rencontra les employés, les chefs de services et les citoyens éminents de chaque endroit, entendit leurs demandes et leurs suggestions avec sympathie, discuta avec eux les intérêts du chemin de fer et des villes et villages qu'il relie. Dès le début de cette inspection il fut révélé que Sir Henry désirait par-dessus tout coopérer avec tous les citoyens du Canada pour le succès de cette gigantesque entreprise. Convaincu que le principe fondamental d'une exploitation ferroviaire est de donner un bon service au public il s'employa à l'appliquer ici.

Bien que président du Chemin de fer National du Canada depuis quelques mois à peine Sir Henry a déjà prouvé qu'il était plus qu'à la hauteur de sa position. C'est qu'il croit fermement en l'avenir du Canada, du peuple canadien et du Chemin de fer National du Canada; c'est qu'il croit que ses efforts pour remettre notre réseau sur une base économique seront couronnés de succès. La tâche est immense, mais Sir Henry est l'homme qualifié par excellence pour la mener à bien. Ses exploits passés sont une garantie pour l'avenir.

Disons en terminant que Sir Henry Thornton est un grand admirateur de la France, où il a vécu plusieurs années et que des liens très puissants l'attachent déjà aux Canadiens français.

La villa la Broquerie

Qui ne connaît, au moins de nom, cette antique maison, berceau des retraites fermées au Canada? Sait-on qu'elle a un passé historique des plus intéressants, qu'elle fut construite par Pierre Boucher dont tout le Canada français célébrait l'an dernier le troisième anniversaire de naissance, qu'elle abrita le célèbre missionnaire jésuite Jacques Marquette, que la vénérable Marguerite Bourgeois y tint école? Sait-on quelles merveilles la grâce opéra dans ces dernières années sous ce toit béni, que c'est là par exemple que commencèrent les retraites fermées des voyageurs de commerce qui devaient produire de si beaux fruits.

Ce passé glorieux, mais trop peu connu, le Père Archambault vient de le faire revivre dans une élégante plaquette que publie l'Oeuvre des Tracts. Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'histoire, de même que tous les amis des retraites fermées, en particulier les anciens retraitants de la Broquerie, devraient se procurer cette brochure. Elle ne coûte que 10 sous l'exemplaire, $6 le cent, $50 le mille. S'adresser à l'Action Paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

KERMESSE

Un beau succès a couronné la kermesse de la cathédrale Sainte-Marie, les 15 et 16 juillet. Un bel entrain a régné tout le temps sur le terrain. Chaque soir les élèves de l'école Sainte-Marie, dirigée par les Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, ont exécuté de superbes parades sur l'estrade et de gracieux menuets. M. l'abbé Rheaume, l'organisateur de la kermesse, peut être content du succès remporté. Les dames de la paroisse ont aussi droit à de sincères remerciements et à de vives félicitations.

L'IMMACULEE-CONCEPTION

Mgr A.-A. Cherrier, P. A., V. G., est allé enterrer son cousin M. l'abbé O.-R. Bourdeau, curé de Manteno, Ill. Il revient par les lacs et est attendu aujourd'hui même. M. l'abbé Bourdeau est un ancien prêtre du diocèse de Saint-Boniface, qui avait quitté le diocèse en 1891.

R. I. P.

CHEZ LES CHEVALIERS DE COLOMB

Samedi, le 9 juin, a eu lieu la convention des délégués des différents conseils du Manitoba pour compléter la division de l'Etat de la Saskatchewan et du Manitoba. Le Manitoba, à l'avenir, fonctionnera comme juridiction séparée. M. J.-I. Morkin, avocat de Winnipeg, a été élu Officier d'Etat pour l'année courante. Il se trouve, par ce fait, délégué avec M. J.-H. O'Connor, dernier député d'Etat pour le Manitoba et la Saskatchewan, à la convention générale qui sera tenue à Montréal au mois d'août.

Les substituts sont le Grand Chevalier du Conseil Provencher et le Grand Chevalier du Conseil de Brandon.

A cette même Convention, il a été voté, entre autres choses, une contribution de 50 sous par membre manitobain, par année, pour une période de trois ans, à l'oeuvre du Collège de Saint-Boniface.

La prochaine assemblée régulière du Conseil Provencher aura lieu jeudi, le 5 juillet.

SACRE-COEUR

Les enfants ont chanté la messe en chant grégorien, dimanche dernier.

• • •

Le pique-nique paroissial a été un complet succès. Merci à ceux et à celles qui y ont contribué et assisté.

• • •

Vendredi après-midi fermeture des classes.

• • •

C'est avec regret que nous avons appris le départ, le 4 courant, de Mlle Martha Shunk, pour la Floride. Mlle Shunk, qui était une des meilleures chanteuses de Winnipeg a à maintes reprises contribué par son beau talent aux oeuvres paroissiales. Depuis deux ans elle était membre très appréciée de la chorale.

• • •

La messe en musique rendue avec tant de succès à la fête du Sacré-Coeur sera répétée en entier le 24, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste. Le programme complet est comme suit:

Entrée: Chants canadiens, Laurendeau — Orchestre.

Kyrie: Messe solennelle, Fauchey.

Gloria: Messe de Pâques, Fauconnier. Solistes: Mme Bélair, Mlle Patenaude, Mme Bessette, M. Beaudry.

Credo: Messe du Sacré-Coeur, Gounod.

Offertoire: Orchestre.

Sanctus: Messe du Sacré-Coeur, Gounod.

Benedictus: Messe du Sacré-Coeur, Gounod. Solistes: Mlle Patenaude, Mme Bessette, M. Poitras, M. Pélissier.

Agnus: Messe du Sacré-Coeur, Gounod.

Sortie: O'Canada, Lavallée.

• • •

Nous avons le regret d'enregistrer la mort de Mme Onésime Milord, née Elisabeth Delorme, décédée à l'âge de 75 ans. Elle était dame de Sainte-Anne. Elle laisse, outre son époux, trois filles: Mme J.-N. Caron, de cette paroisse, Mme J.-B. Leclerc, de Saint-Boniface, et Mme L.-A. Delorme, de Duck Lake, Sask. Nos vives sympathies.

• • •

M. François Turcot est décédé subitement, il y a une dizaine de jours, au no 641, rue Beverley, à l'âge de 53 ans. Il était le père de Mme Senez, du Sacré-Coeur. Profondes sympathies.

• • •

Les élèves du collège des Jésuites, à Edmonton, publient une revue collégiale: *L'Echo du Collège*. Rédigée en grande partie en français, avec une convenable proportion en anglais, cette jeune revue offre un vif intérêt. Le collège de Sudbury, également dirigé par les Jésuites, en possède une du même genre depuis quelques années. Elle est intitulée: *Le Gaillard*.

St-Boniface

A l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, il y aura dimanche soir au collège une séance donnée par le cercle dramatique Provencher et intitulée: *Maisonneuve*. Les billets sont en vente chez M. Armand Pambrun, 366, rue Langevin, au prix de 25 et de 50 sous. Samedi et dimanche il y aura jeux et feu d'artifice. $250 seront distribués en prix. Donc en foule!

COLONISATION

M. l'abbé J.-A. Normandeau est arrivé mercredi dernier avec un groupe de colons. Il visite présentement nos paroisses. Il est allé à Saint-Adolphe, à Sainte-Elizabeth, à Otterburne, à Saint-Pierre, à Saint-Malo, (où il a fait son pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes), à Arnaud. Il est présentement au Lac du Bonnet et doit se rendre à Saint-Georges. Il retournera à Montréal dans quelques jours.